

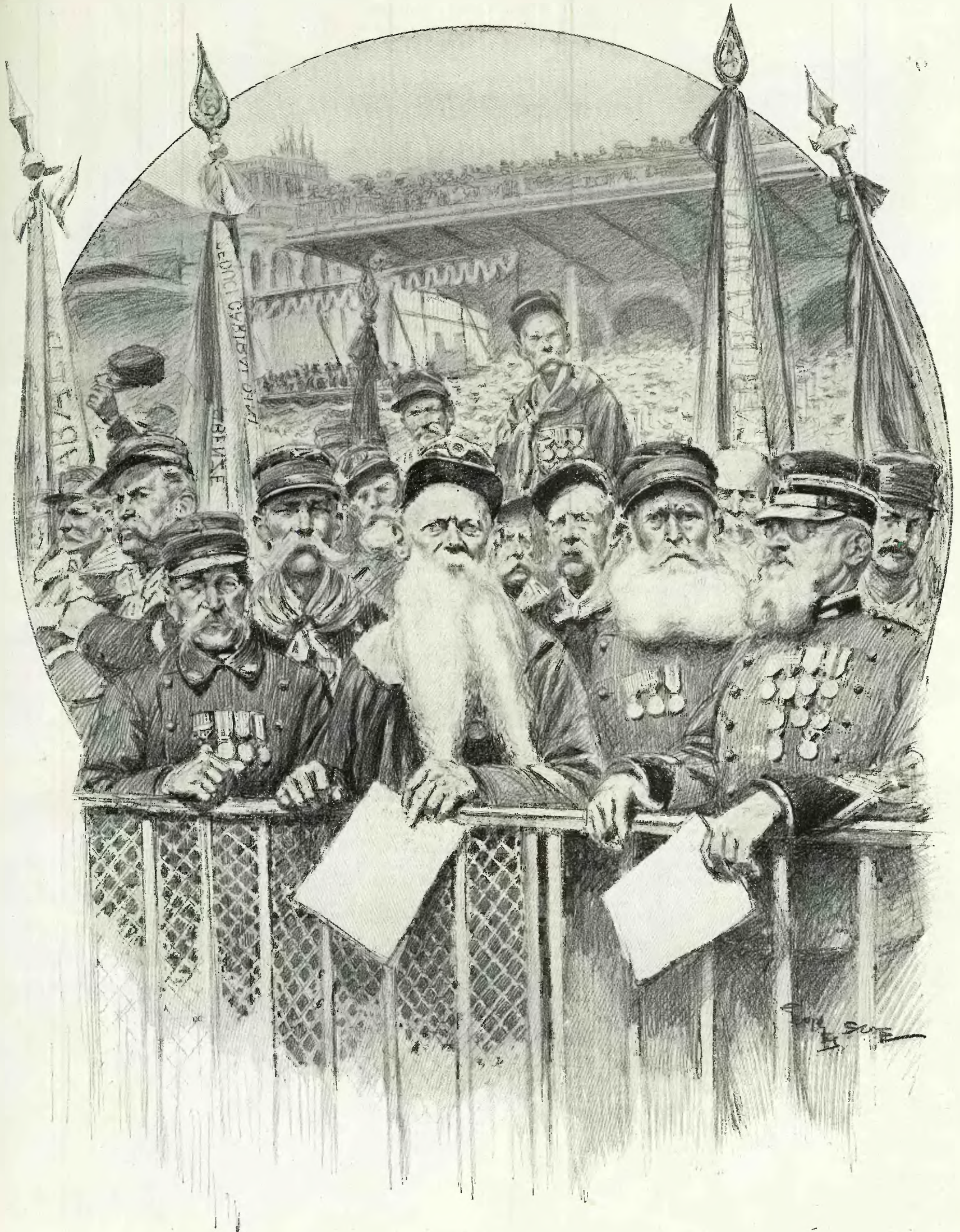
Ce numéro contient : 1^o Huit pages non brochées : L'ASCENSION DU MONT-BLANC;
2^o Le 8^e et dernier fascicule du roman nouveau de M. André Lichtenberger : MINNIE

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes.

SAMEDI 20 JUILLET 1907

65^e Année. — N^o 3360.



LES GARIBALDIENS A LA REVUE DU 14 JUILLET, A LONGCHAMP

Dessin d'après nature de Georges Scott. — Voir l'article, page 40.

NOS SUPPLÉMENTS

La publication des suppléments de théâtre de *L'Illustration* a pris cette année un nouveau développement. Nos abonnés n'en ont pas reçu moins de seize en six mois. Nous en publierons encore deux : *Adrienne Lecouvreur*, par M^{me} Sarah Bernhardt, et *Théodora*, par M. Victorien Sardou, avant la réouverture de la prochaine saison théâtrale.

Tous nos autres numéros d'été contiendront un supplément artistique : gravure en couleurs ou en taille-douce.

COURRIER DE PARIS



C'est le soir, à la fin du dîner, dans un restaurant du Bois. Plusieurs ménages encore jeunes et Saint-Aquilin. On ne parle plus que pour parler, c'est-à-dire pour ne rien dire.

SAINT-AQUILIN. — Que faites-vous cet été, madame ?

— Je pars. Et le plus tôt !

SAINT-AQUILIN. — La santé des enfants ?

— Non. A cause des voleurs.

SAINT-AQUILIN. — Quels voleurs ? Vous y croyez ?

— Je vous crois ! C'est le moment où ils vont donner un coup de collier.

SAINT-AQUILIN. — De perles ?

— Oui. Ah ! nos vacances ne font pas les leurs.

SAINT-AQUILIN, s'adressant à une autre jeune femme. — Et vous, madame ?

— Oh ! moi, je ne quitte pas mon appartement.

SAINT-AQUILIN. — Comme je vous approuve de vous plaire ainsi chez vous ! J'y sens la marque d'une nature infiniment délic...

— Non. C'est à cause des voleurs.

SAINT-AQUILIN. — Encore ? Vous ne pensez donc qu'à eux ?

— Eh oui ! Parce qu'ils ne pensent qu'à nous.

SAINT-AQUILIN. — Eh bien, mesdames, pas une minute de plus je n'essayerai de vous démentir. Rien n'est moins faux. Nous vivons à une époque de voleurs. Mais... quels voleurs ! C'est magnifique ! Aucune de vous n'ignore que, pareillement à l'Amour, l'Art justifie tout ? Or le vol, tel qu'il se pratique aujourd'hui, sort tellement de l'ordinaire et atteint une si absolue beauté qu'il force l'admiration et crochète l'estime. Il n'a plus rien à voir avec ce que l'on entendait communément par là jusqu'à ces dernières années. Il a suivi le progrès et il est en passe de le dépasser. Il s'est élevé, il a gagné les classes supérieures, l'élite. C'est maintenant du grand, du haut vol, de large envergure, sans besoin, presque par plaisir. Le voleur moderne a des rentes, automobile, hôtel, château, et (parlons argot) pognon sur rue. C'est un artiste dans toute la rigueur du mot. Il obéit à une irrésistible vocation et, ainsi qu'au tambourinaire de Daudet, « ce lui est venu de nuit en écoutant, non pas chanter, mais grincer le *rossignol* ». Il s'écrie un matin : « Et moi aussi, je serai cambrioleur ! » Mais cambrioleur du monde, bien élevé, spirituel, instruit, mécanicien, parlant toutes les langues en dehors de la verte, médecin, chimiste, expert à toutes les besognes, professionnel de tous les métiers, rompu à tous les sports, un héros de roman-feuilleton pincé d'humour anglais, aimé des femmes, amusant les hommes même quand il les dévalise, mettant sur les dents tous les policiers de l'univers et récoltant la gloire que donnent l'audace, l'absence de scrupules et l'impunité dans les aventures.

— Un Lupin ?

SAINT-AQUILIN. — Parfaitement. Arsène pour

les dames. Le génial opérateur créé par M. Maurice Leblanc n'est point qu'un être fictif. Il existe.

— Oh !

SAINT-AQUILIN. — Attendez ? Il existe d'abord comme type idéal duquel essayent de se rapprocher un grand nombre de disciples aspirant à égaler le maître... Et qui oserait même ensuite affirmer qu'il n'existe pas tout de bon, individuellement ?

— Allons donc ?

— Vous plaisantez ?

SAINT-AQUILIN. — J'ai le sérieux d'un gendarme.

— Qui serait-ce ?

SAINT-AQUILIN. — Le voisin, le passant, l'étranger bien mis qui jette son cigare, le mendiant qui vend des crayons, le prince en *ine, ski* ou *off*, qui se prélassait dans l'avant-scène avec une Otero. C'est ce charmant garçon que l'on vous présente avant dîner, que vous ne connaissez pas et qui vous connaît. C'est tout le monde et personne. Au fait, c'est peut-être moi ? Vous riez ? Pourquoi pas ?

— Grand blagueur ! comme si, depuis vingt ans que vous habitez Paris, vous n'aviez pas la déplorable réputation d'honnête homme ?

SAINT-AQUILIN. — Les foncières canailles ont toujours celle-là.

— Si vous en étiez une, vous ne le diriez pas ?

SAINT-AQUILIN. — Au contraire. Pour ne pas être cru.

— Eh bien, s'il ne faut que cela pour vous faire plaisir, à quoi bon vous contrarier ? Lupin c'est vous, là.

SAINT-AQUILIN. — Enfin ! Ça n'est pas dommage !

— Vous voilà content ?

SAINT-AQUILIN. — Fier.

— Parlez-nous au moins de votre dernier travail ?

SAINT-AQUILIN. — Inutile. Les journaux en sont pleins.

— Que voulez-vous dire ?

SAINT-AQUILIN. — Les diamants du vice-roi d'Irlande.

— Ah ! bah ?

SAINT-AQUILIN. — Comme j'ai l'honneur.

— C'est vrai. On n'a pas trouvé le filou ?

SAINT-AQUILIN. — Et on ne le trouvera jamais.

— Pourquoi ?

SAINT-AQUILIN. — Parce que c'est moi, et qu'on ne pince jamais Saint-Aquilin, ou que, si on le pince, il s'échappe.

— Vous avez été déjà attrapé ?

SAINT-AQUILIN. — Je crois bien ! Six mois en prison il y a quatre ans, au moment de mon soi-disant voyage au Maroc. Avez-vous une seule preuve que je sois allé au Maroc ? Non ? Vous êtes collé.

— Et, si je vous faisais arrêter, séance tenante, cher ami, pour vous apprendre à badiner ?

SAINT-AQUILIN. — Faites. Je vous en défie.

— Farceur ! Pas si bête ! Pour me couvrir de ridicule ? Oh non !

SAINT-AQUILIN. — Vous voyez bien ? C'est là-dessus que je compte. Jusqu'à présent, ça m'a réussi.

— Le fait est, mon cher, que si nous ne vous connaissions pas comme nous vous connaissons...

SAINT-AQUILIN. — Et puis après ? On voit dans la vie des choses si fortes ! si stupéfiantes !... Tenez : je veux être gentil pour vous, je vais vous prouver que c'est moi Lupin, l'auteur du vol des diamants en question.

— Ah ! Voilà une bonne parole !

SAINT-AQUILIN. — Je peux vous faire, séance

tenante, le plan du château de Dublin, pièce par pièce, le dessin du coffre-fort royal, de la serrure, vous dire comment était placée la barre de sûreté.

— Enumérez donc les bijoux, simplement ?

SAINT-AQUILIN. — L'étoile en diamants du roi. La plaque de Saint-Patrick, argent, rubis, diamants et émeraudes. Et cinq colliers de chevaliers de l'ordre. Ah ! qu'ils sont beaux, mesdames ! Le tout, une bagatelle de douze cent mille francs. L'affaire m'a donné un peu de migraine, je ne vous le cache pas ; Dublin est une belle et stupide ville que je déteste, sans passé, sans ruines, sans art ; c'est à neuf cent douze kilomètres de Paris... Mais quarante-sept mille livres sterling !... ça valait le voyage ! Avez-vous remarqué que je suis revenu avant-hier après huit jours d'absence mystérieuse ?

— On sait que vous avez été voir une tante pauvre en Bretagne !

SAINT-AQUILIN. — Bien entendu. Les Lupin ont toujours une tante quelque part.

— La liste des bijoux a été donnée. Pourquoi ne l'auriez-vous pas apprise par cœur ?

SAINT-AQUILIN. — Si je suis capable de l'apprendre par cœur, je ne suis pas incapable de faire pire.

— Où les avez-vous mis ?

SAINT-AQUILIN. — En lieu sûr. Dans un endroit public.

— Et si on déniché le vrai voleur, il faudra que vous conveniez que vous vous êtes vanté, avec un cynisme de bien mauvais goût ?

SAINT-AQUILIN. — Nullement. Cela voudra dire que j'ai des complicités aveugles et dévouées jusqu'à la mort. Les vrais voleurs ne sont jamais ceux qui se laissent exprès coffrer. Faut-il donc que je vous révèle qu'on n'arrête que les innocents ? Les coupables, libres comme l'air, volent dans tous les sens.

— Qu'est-ce que vous en ferez ?

SAINT-AQUILIN. — Rien. Je suis un dilettante de pierreries. Je les garderai quelque temps pour les admirer à mon aise, la nuit, aux flambeaux. Et puis, un jour que j'en aurai assez... pouf... je les jetterai dans la mer, afin que nul ne les aie après moi. Vous ne dites plus rien ? Allons ? Vous ne me croyez pas encore, sans doute ? Mais c'est égal, il y a un gros pas de fait. J'ai jeté le froid. Je sens flotter la gêne, et tout à l'heure votre poignée de main sera flasque. Ça va bien. Ah ! les aventures, mes amis ! les aventures ! Il n'y a que cela de grisant et le vol, à main gantée et désarmée, le cambriolage de haute école, le jiu-jitsu des coffres-forts peuvent seuls vous en procurer de terribles, de passionnantes et d'inouïes ! Seulement, il faut s'élancer dans le grand. Il est passé depuis Louis-Philippe le temps des tabatières et des foulards, où l'on avait la candeur de risquer la paille humide pour un porte-monnaie ! Non. Grâce à Dieu, la montre elle-même aujourd'hui n'excite plus que les va-nu-pieds, et plutôt que d'en dérober une, moi, j'en donnerais deux. Au revoir, amis ! Inutile de sonner le garçon pour l'addition. C'est réglé. A bientôt ! Je vais les voir.

Il sort. Tous rient.

— Est-il original et gai, ce Saint-Aquilin ! Quel étourdissant fantaisiste ! Et qu'il a raison, au fond ! En ce temps-ci, l'on ne sait jamais à côté de qui l'on se trouve ni quelle main l'on serre, même si c'est celle d'un ami de vingt ans.

— Surtout celle-là !

— C'est effrayant !

— Oui. Mais c'est aussi ça qui est amusant.

— Parbleu !

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)



Bou-Amama, au milieu de ses fidèles, sous sa tente qu'entoure une petite enceinte de pierres blanches.

BOU-AMAMA

Ces photographies de Bou-Amama que nous communique M. Miramon, commerçant français qui s'est courageusement installé à Berguent, poste avancé de notre frontière marocaine, ont été prises quelques jours avant l'occupation d'Oujda, à l'oued Bou-Redine, près d'Aïoun-Sidi-Mellouk, dans cette région montagneuse où campe encore aujourd'hui Bou-Amama.

Maupassant eût été bien étonné si on lui avait dit qu'un jour viendrait où l'on photographierait le campement du chef révolté. Lorsque le grand écrivain parcourait l'Afrique, il y a plus de vingt ans, toute cette région, aujourd'hui si calme, du Kreyder et de Géryville était affolée. Le lieutenant Weinbrenner avait été tué, plus de trois cents personnes avaient été massacrées par des Arabes révoltés à la voix de Bou-Amama.

Qui était-il, ce Bou-Amama ? Personne ne l'avait jamais vu. Il restait insaisissable. Nos troupes harassées ne parvenaient jamais à le joindre. Les cavaliers rapides semblaient être partout à la fois, et nos soldats arrivaient toujours trop tard auprès des fermes pillées, razzées. Bou-Amama avait disparu dans le vaste désert d'alfa, le *bled* immense qui s'étend comme une mer verte.

Des années et des années ont passé et le vieux chef reste toujours légendaire. Mais il n'est plus guère à craindre aujourd'hui. Avec ses partisans, il s'était d'abord enfoncé vers le Sud ; il s'était réfugié dans les ksour et les palmeraies de Figuig,

continuant à prêcher la guerre sainte. Mais, peu à peu, notre chemin de fer s'avancait comme un long serpent dans le désert. L'inaccessible Figuig tomba entre nos mains, et Bou-Amama dut remonter vers le Nord, chercher un asile au Maroc.

Il campe maintenant près d'Oujda, — et il se civilise. Il entre en pourparlers avec nos troupes. Il envoie des moutons au colonel Reibell ; lorsqu'il écrit au commandant Pein, à Berguent, il a bien soin de mettre son sceau au bas de sa lettre en signe de profond respect. Le brigand dont Maupassant parlait avec une sorte de crainte déferente accueille aujourd'hui volontiers les étrangers. Il a chez lui une tente spéciale réservée aux hôtes, et c'est de là que M. Miramon a pu le photographier. M. Miramon va souvent le voir et est avec lui dans les meilleurs termes. Bou-Amama n'a plus pour la France la haine irréductible de jadis. Il a senti notre puissance. Le chagrin a, d'ailleurs, attristé sa vieillesse. Son fils, Si-Tayet, a été emprisonné par ordre du Maghzen et enfermé pendant un an, chargé de fers dans les cachots de Fez. C'est la France qui le fit mettre en liberté, le réclamant comme sujet algérien. Et le vieux brigand, qui voit s'écrouler ses rêves d'indépendance, se demande aujourd'hui quelle conduite tenir vis-à-vis de nous. Il a levé contre la France l'étendard de la révolte ; il a répudié sa qualité d'Algérien ; il s'est mis hors la loi. Et cette même France qu'il a combattue ouvre pour lui les cachots de Fez, lui rend son fils unique, l'arrachant au sultan du Maroc. Le bandit reste toujours fier et indompté, mais le père attendri devient reconnaissant pour la grande nation généreuse.

Il est puissant toujours et reste une grande figure. Partout où il plante sa tente, il est le roi. Il y a tant de rois déjà dans le Maroc où chaque chef de tribu peut avoir la prétention de devenir indépendant et aussi puissant que le sultan. Il est riche, d'ailleurs, et n'a plus guère besoin de piller. Il achète des marchandises — ces tonneaux que nous voyons sur la photographie — tout comme le Rogui qui place son argent dans les banques d'Oran.

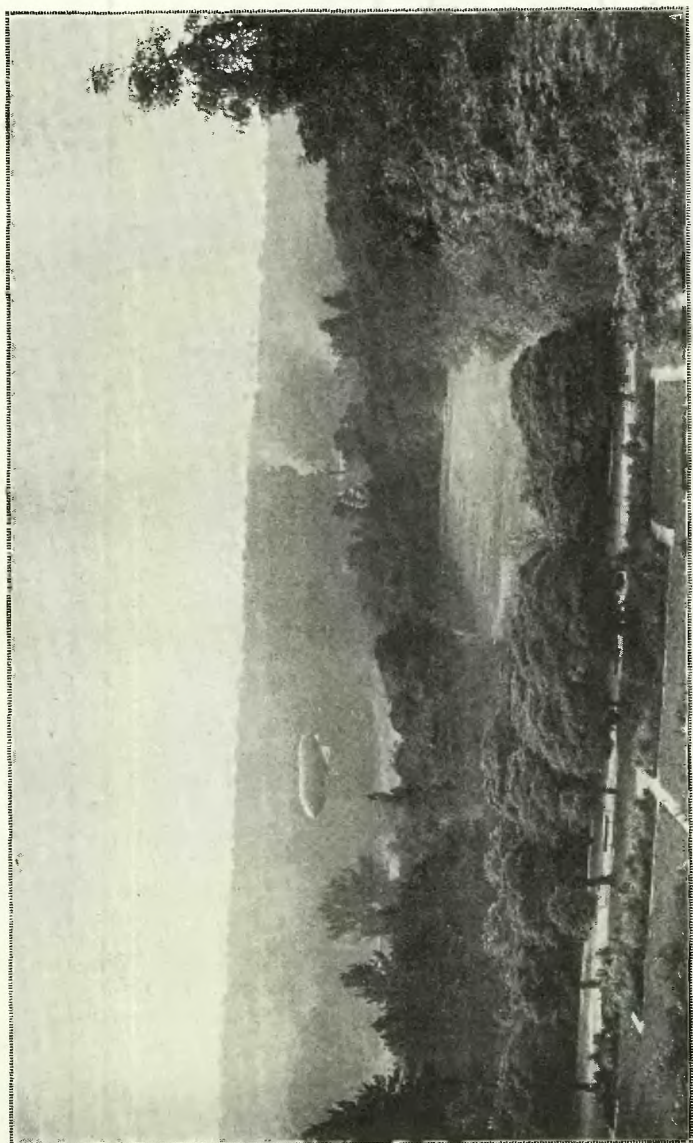
Son prestige reste intact, et son nom sonore est respecté comme celui d'un prophète. Et, dans son campement d'Aïoun-Sidi-Mellouk, le vieux chef solennel et grave, drapé de blanc, majestueux comme Ménélik, assis sous une sorte de tente qui rappelle

les « tonneaux » des bains de mer, accueille les hommages de ses fidèles qui viennent se prosterner devant la petite enceinte de pierres blanches, seuil sacré de sa tente. Autour de lui veille sa « garde prétorienne », ces Chamba dévoués qu'il a ramenés du fond du désert, fils des sables, qui, dans les montagnes du Maroc, protègent toujours leur vieux chef.

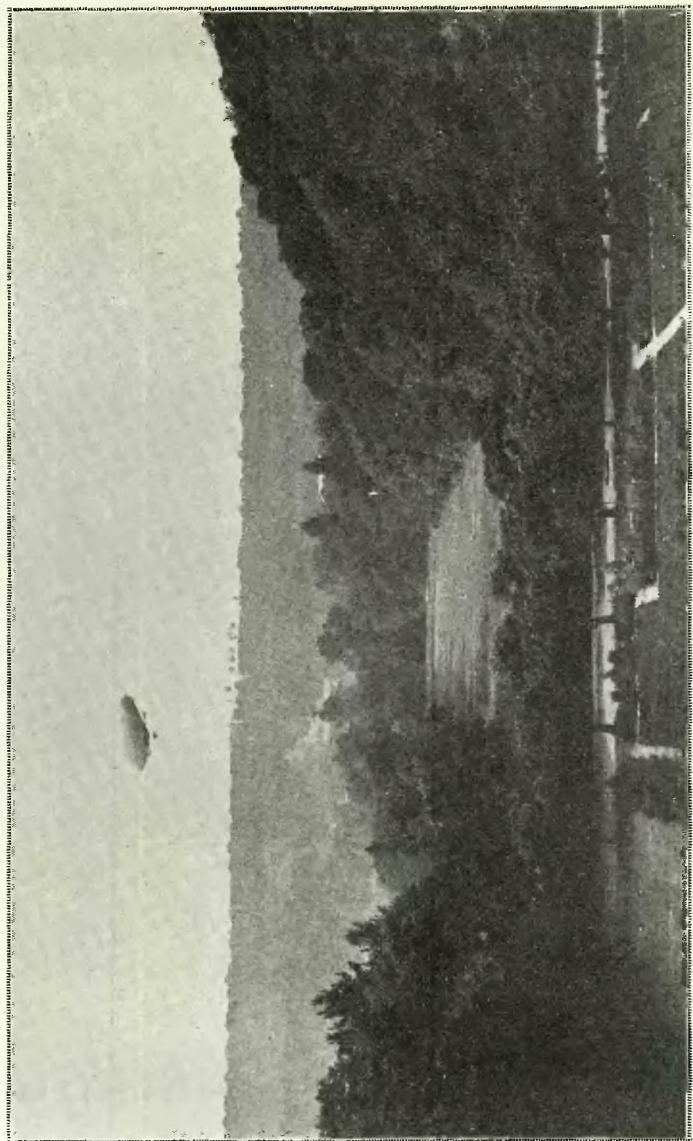
Il avait peut-être rêvé autrefois — qui sait ? — de chasser les Français d'Algérie. L'âge est venu et la France a poursuivi sa marche vers le Sud. Toujours fier, il ne s'est pas soumis. Il a reculé pas à pas devant le *roumi*. On dit qu'il finira par faire sa soumission à la France et qu'il ira finir ses jours auprès de sa femme et de son fils. Nul ne le sait. Quelles pensées peut former le vieux chef immobile sous sa tente ? Il doit songer aux rudes chevauchées de sa jeunesse, au bruit de la poudre, aux tourbillons des fantasias d'autrefois. Rêves de gloire de jadis, pendant qu'autour de lui monte le murmure plaintif des prières chantonnées dans l'ombre. « Dire que j'ai été l'empereur Sigismond ! » soupirait le poète Albert Glatigny, se rappelant dans sa détresse les représentations de *la Juive* en province. « J'ai été tout-puissant, doit dire Bou-Amama. J'ai fait trembler la France. Il ne me reste plus rien... Si ! Un fils. Le sultan me l'avait pris. Et la France me l'a rendu. Qu'Allah soit loué ! »

Et le marabout vêtu de blanc, silencieux, songe au passé comme figé dans son rêve.

LE DIRIGEABLE « PATRIE » A LA REVUE DE LONGCHAMP, LE 14 JUILLET



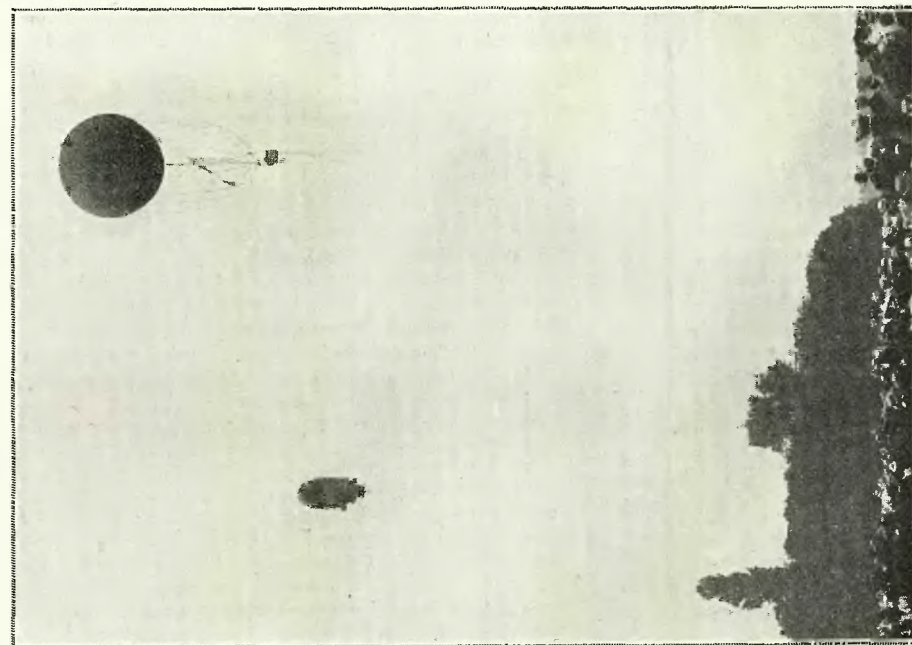
1. — Le *Patrie* se « laisse monter » du parc aérostatique de Chalais-Meudon.



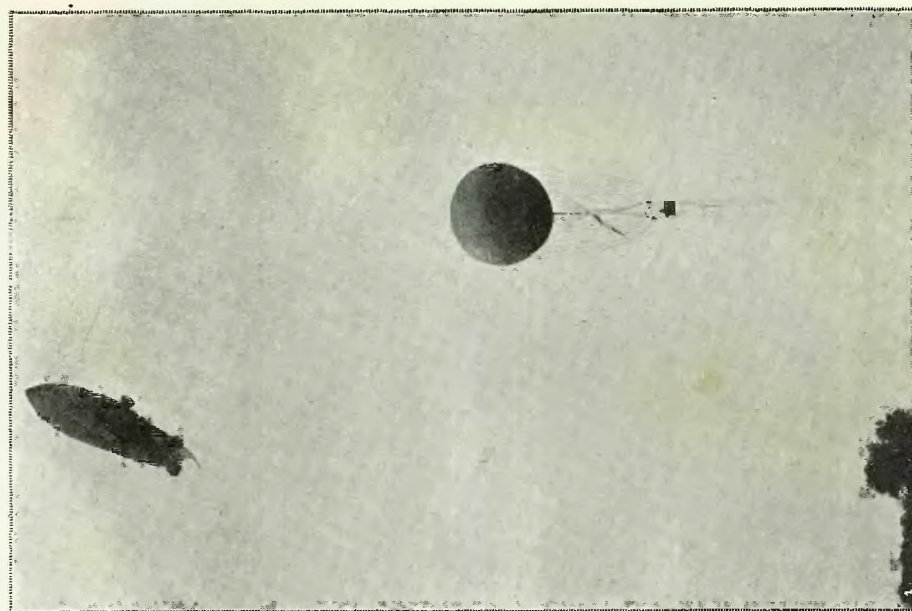
2. — Il s'oriente et met le cap sur Paris.



3. — Il passe sur l'église de Meudon, filant vers Longchamp.



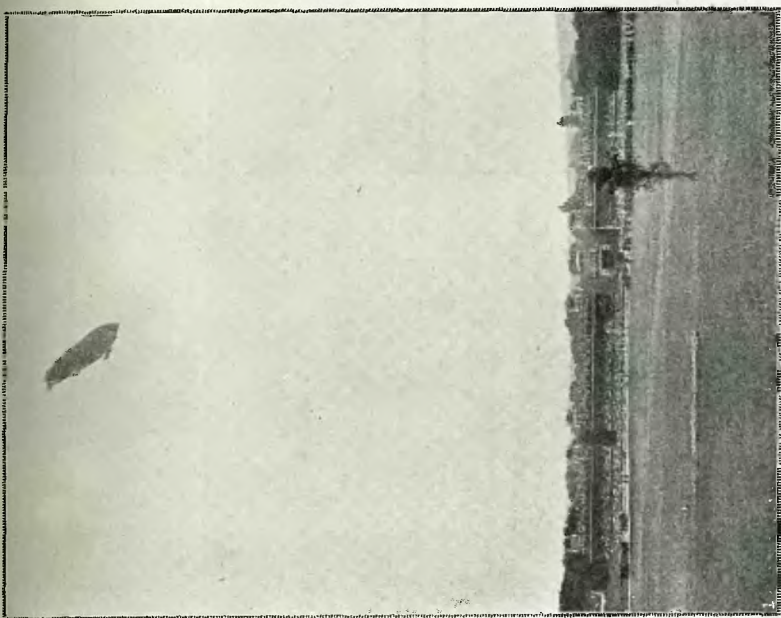
4. — Il arrive près du ballon militaire captif, qui plane sur le champ de courses.



5. — Le ballon captif est baissé et le *Patrie* passe au-dessus.



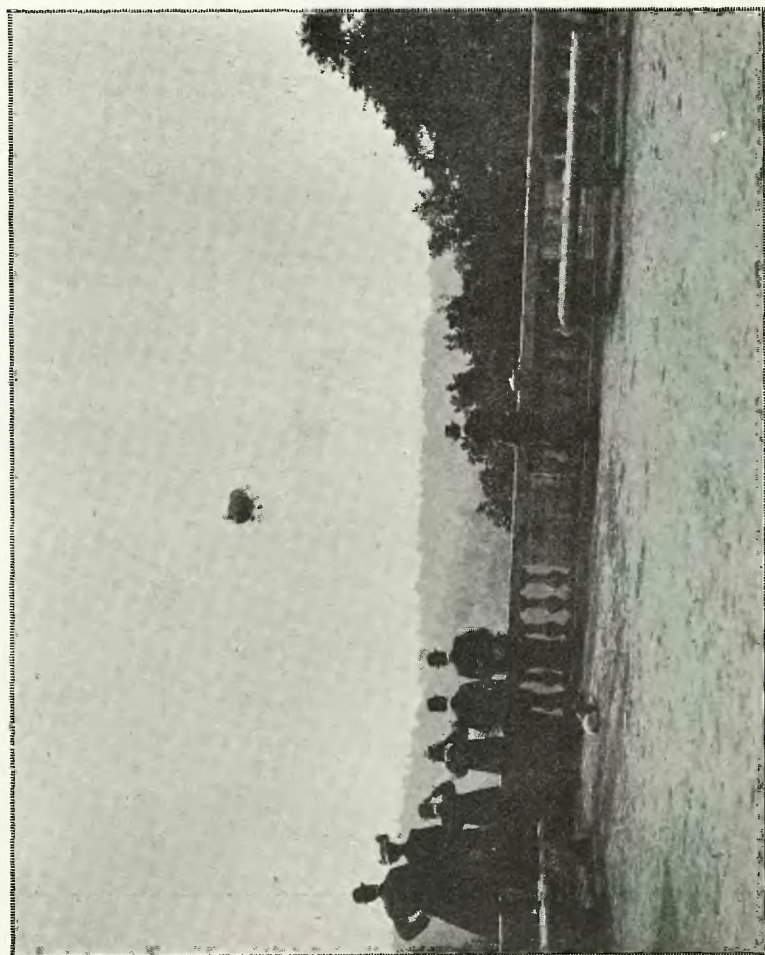
6. — Le *Patrie* défile en face des tribunes.



7. — Il traverse l'hippodrome en piquant droit sur la tribune présidentielle.



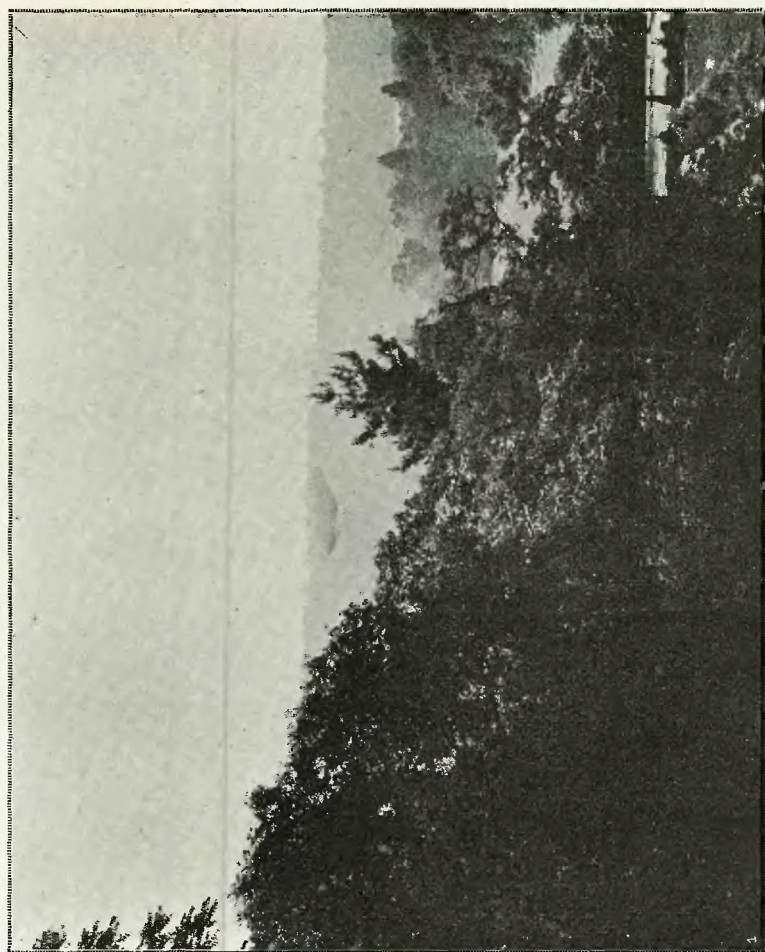
8. — Puis il s'en retourne vers Meudon, par Suresnes.



9. — De la terrasse de Meudon on le voit revenir.



Itinéraire suivi par le dirigeable *Patrie*.



10. — Il redescend dans le parc aérostatique.

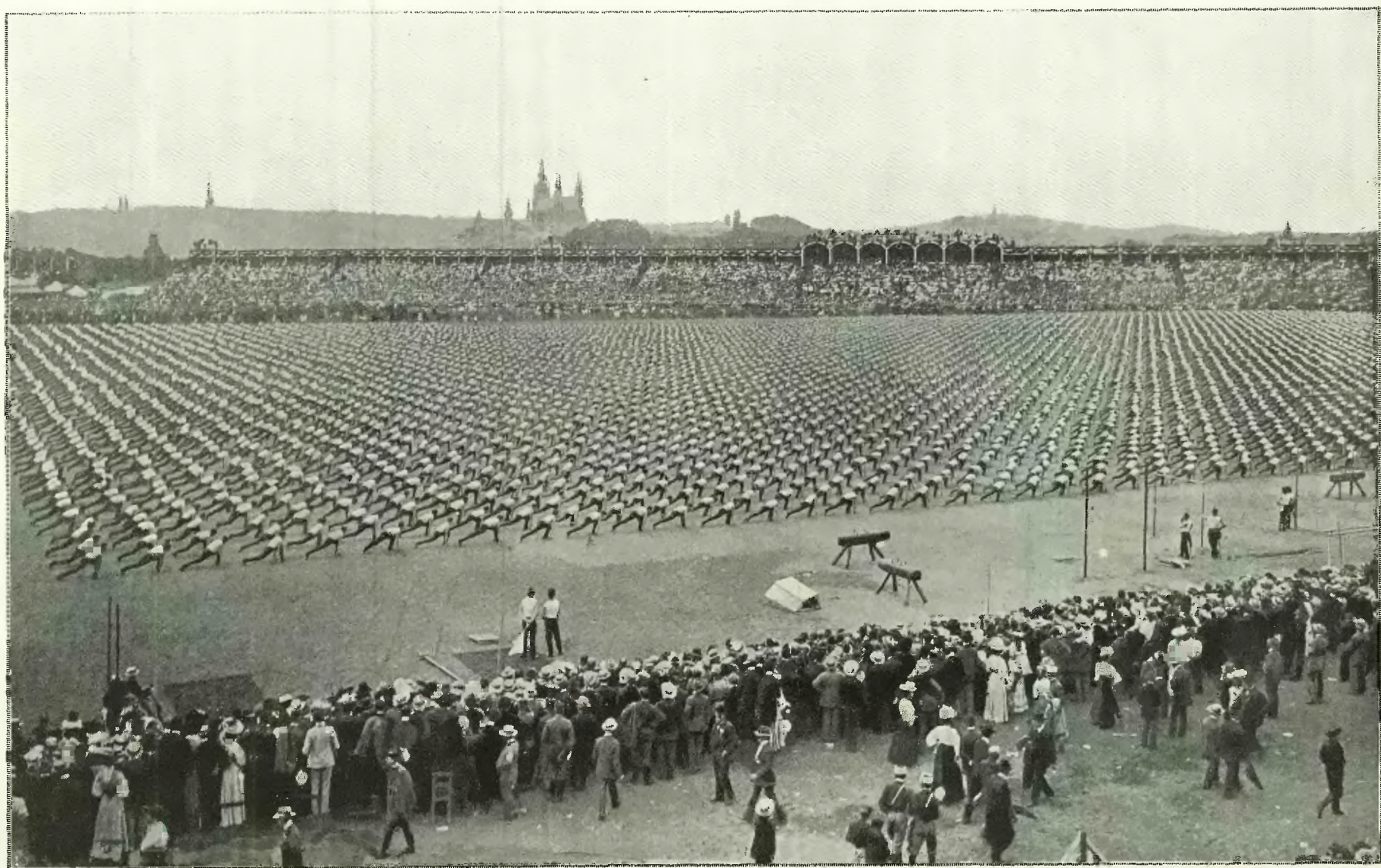
LE VOYAGE DU DIRIGEABLE « PATRIE », DU PARC AÉROSTATIQUE DE CHALAIS-MEUDON A L'HIPPODROME DE LONGCHAMP ET RETOUR

Les numéros inscrits sur le plan correspondent à ceux des photographies. Les photographies 1, 2, 3, 9 et 10 sont prises du point A sur la carte (terrasse de Meudon); les photographies 4, 5, 7 et 8, du point B (route circulaire); la photographie 6, du point C (tribunes de Longchamp).

Clichés Raffaele. — Voir l'article, page 40.



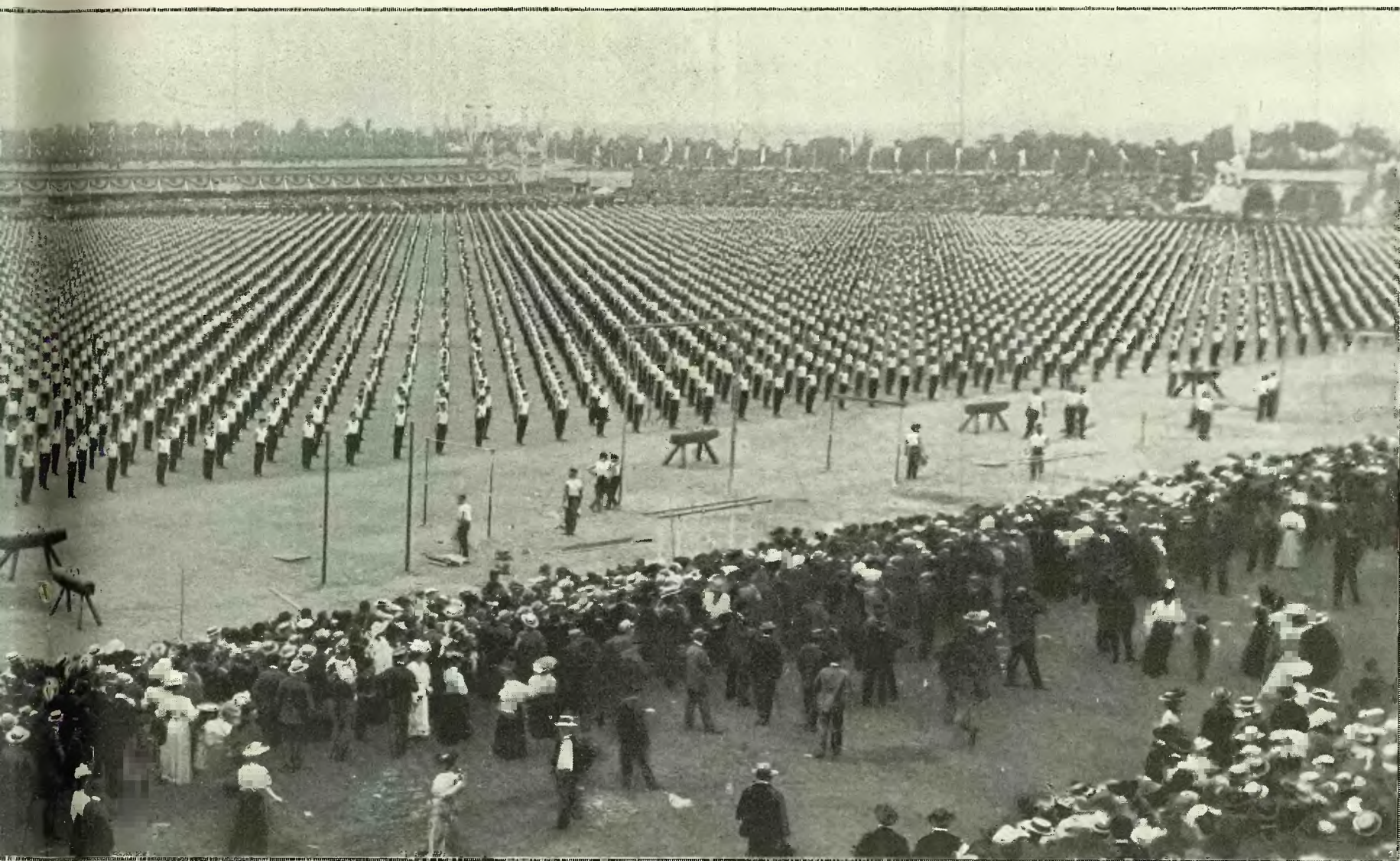
Les huit mille sokols groupés, sur le plateau du



Un mouvement d'ensemble exécuté par huit mille hommes.

LES FÊTES DES

Photographies Ruda Brunner.



Belvédère, pour exécuter des mouvements d'ensemble.



La danse nationale de Moravie.



Une voiture (celle de M. Collignon) embourbée avant Kalgan.



La traversée d'un gué.



Campement à l'entrée du désert : à droite l'Itala du prince Borghèse.



Deux caravanes différentes : ceci tuera-t-il cela ? (La voiture du prince Borghèse a pris les devants ; le mototri de Pons a abandonné ; Cormier Collignon et Codard marchent de conserve).

Photographies prises par un des voyageurs, M. Cormier.

DE PÉKING A PARI

Cette nouvelle série de photographies a été pr



Les trois premiers arbres rencontrés après 700 kilomètres à travers le Gobi. (Une des voitures, la Spyker, de Godard, est restée à 150 kilomètres en arrière, faute d'essence.



Dans le désert : les deux de Dion-Bouton.



Un brin de toilette, près d'un puits.



Le " dieu vivant " d'Ourga et ses prêtres examinant une des voitures.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

LE VICOMTE DE SPOELBERCH DE LOVENJOL.

A Royat, le 4 juillet dernier, s'est éteint le vicomte Charles de Spoelberch de Lovenjoul, un érudit grand seigneur dont la disparition affectera tous les fervents des lettres françaises en général, et, en particulier, ceux qui, dans la fameuse bibliothèque du boulevard du Régent, à Bruxelles, connurent l'accueil exquis dont il était coutumier. Nous ne pouvons, en ce qui nous concerne, oublier que M. de Lovenjoul fut, pour *L'Illustration*, un ami de longue date et que, notamment, lors des fêtes du centenaire de Balzac, il nous autorisa — faveur précieuse et jusqu'alors inédite — à photographier et à publier plusieurs des si curieux documents de son trésor balzacien. A cette occasion, et comme conclusion d'un article sur le collectionneur et la collection, un de nos collaborateurs, dans le numéro du 6 mai 1899, écrivait : « Plus tard, la bibliothèque, les manuscrits, les autographes, tous les documents importés en Belgique par M. de Lovenjoul rentreront en France. Leur possesseur actuel entend les léguer à l'Institut pour qu'ils prennent place au musée de Chantilly et y soient mis à la disposition des lettrés. En attendant ce retour dont il faut souhaiter la date très éloignée, il est bien exact de dire que c'est à Bruxelles qu'il faudra aller chaque fois que l'on désirera un entretien avec l'ombre de Balzac ou avec son truchement habituel et autorisé, l'aimable vicomte balzacien. » M. de Lovenjoul n'est plus. On ne refa plus le pèlerinage de Bruxelles. Et, si, conformément à la volonté du défunt, les précieuses archives nous restent, ce n'en est pas moins une grande tristesse de songer que l'archiviste a disparu. Car M. de Lovenjoul fut surtout, essentiellement un archiviste, un incomparable archiviste, amoureux de ses archives, ayant pour elles des soins attendris et minutieux de mère, et des prodigalités folles d'amant. Cette passion, d'ailleurs, n'avait rien de sénile. Elle remontait à l'âge le plus tendre, presque aux années de collège. Adolescent, M. de Lovenjoul ne se mêla guère à la jeunesse dorée et frivole où sa naissance et sa fortune lui eussent permis cependant de faire brillante figure. Il préférait, dès lors, aller muser le long des quais, au milieu des chercheurs et des bibliophiles et rafler aux éventaies des bouquinistes d'étranges butins de volumes en loques et de journaux dépareillés. A peine avait-il su lire les belles œuvres de notre littérature que la curiosité lui était venue, impérieuse, de connaître tous les détails de leur élaboration. Les monographies consultées à cet effet ne le renseignèrent qu'à demi et trop superficiellement. Les bibliographies surtout lui parurent incomplètes et maladroites. Enfin, les mémoires, les correspondances, faute de mise au point, ne lui donnèrent que des sensations imparfaites de réalité. Il résolut, en conséquence, afin de combler ces lacunes, d'entreprendre un travail aussi coûteux que gigantesque. A Sainte-Beuve dont il admirait le génie d'induction, il emprunta sa méthode. Il s'appliqua à situer les œuvres au temps de leur conception et dans le milieu où elles s'épanouirent. Ainsi procédaient les botanistes qui, pour découvrir les raisons de la beauté et de la vigueur des plantes, interrogent les racines et le sol de culture.

D'abord, M. de Lovenjoul avait eu l'intention de préciser dans leurs traits les plus menus la physiologie de ses six écrivains préférés : Théophile Gautier, Musset, George Sand, Sainte-Beuve, Mérimée, Balzac. Ces projets furent en partie réalisés ainsi qu'en témoignent les substantiels ouvrages qui se succédèrent : *les Lundis d'un chercheur*, *la Véritable Histoire d'Elle et Lui*, *l'Histoire des Œuvres de Théophile Gautier* en deux volumes. Mais bientôt toute son attention se concentra sur l'œuvre puissante de Balzac dont il entreprit de se faire l'historiographe (*Histoire des Œuvres d'Honoré de Balzac*). Dans l'article de *L'Illustration* du 6 mai 1899, il fut expliqué longuement comment il réussit dans cette tâche. Les anecdotes relatives à ses recherches des manuscrits de Balzac sont connues de tous les lettrés. On n'ignore pas qu'il trouva les papiers les plus précieux de sa collection balzacienne dans l'échoppe d'un cordonnier, et qu'il avait pu réunir tous les manuscrits de la « Comédie humaine » à l'exception d'un seul, celui d'*Eugénie Grandet*. Il avait découvert une tragédie

inédite du célèbre écrivain : *Cromwell*, et une comédie également inédite : *l'Ecole des ménages*, qu'il publia récemment, à un tirage restreint, dans une luxueuse édition de J.-G. Carteret (le vol. 30 fr.). Il possédait, lui seul, la série complète des romans historiques de Théophile Gautier. De George Sand, il avait un roman de jeunesse : *la Marraïne*, qui ne fut pas imprimé, et une pièce historique, *Une conspiration en 1537*, qui ne vit jamais les feux de la rampe. Et de tous nos premiers écrivains modernes, il avait pu réunir les œuvres complètes, jusque dans leurs plus modestes articles et pages détachées.

Il est à noter que ce bénédictin d'une science sinon nouvelle du moins renouvelée demeura, au milieu de ses travaux, un parfait homme du monde. Un deuil cruel, la mort de sa femme, une admirable collaboratrice, l'avait, dans les derniers temps, éloigné des salons et cloîtré plus que jamais dans sa bibliothèque. Son œuvre la plus importante est, sans conteste, sa collection balzacienne. Il publia peu de livres. Dans sa scrupuleuse probité littéraire, il redoutait toujours de ne pouvoir être suffisamment exact et complet, et de défigurer si peu que ce fut les chers visages. Il préférait offrir à leurs reliques une hospitalité princière, un abri contre les profanations. En un temps où, pour satisfaire un goût du public, tant d'exhumateurs avides, tant de détresseurs de cadavres tirent crûment de leur ombre et exploitent les billets les plus intimes, les plus secrets des grands disparus, il est bon d'évoquer, en contraste, la belle et noble figure de ce Mécène des morts.

A. C.

LES PRIX DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'Académie française vient de décerner ses prix annuels et, parmi les principaux lauréats, nous avons la satisfaction de compter plusieurs de nos amis et collaborateurs. C'est ainsi que le prix Vitet, de 2.500 francs, légué « pour être employé comme l'Académie l'entendra, dans l'intérêt des lettres », est décerné à Mme Marcelle Tinayre. M. Maurice Donnay reçoit le prix Toirac, de 4.000 francs, pour sa pièce *Paraitre*, « la meilleure comédie, dit le palmarès, jouée au Théâtre-Français » dans l'année du concours. Le prix Née, de 3.500 francs, affecté à « l'œuvre la plus originale comme forme et comme pensée », est attribué à M. Fernand Vandérem pour son ingénieux et spirituel roman, *la Victime*. Enfin, M. Georges Cain obtient une fraction du prix J.-J. Berger, destiné à récompenser les œuvres concernant la ville de Paris.

Chaque année, l'Académie française distribue de 70.000 à 80.000 francs de récompenses littéraires. Les prix Montyon, affectés aux ouvrages « les plus utiles aux mœurs », entrent dans ce chiffre pour 19.000 francs. Généralement, les donateurs ont eu soin de préciser les conditions, parfois curieuses dans leur rédaction, auxquelles ils entendaient que fussent décernés les prix créés par eux. Ainsi, le prix Marcelin Guérin, de 5.000 francs, est affecté aux « livres et écrits... qui paraîtraient les plus propres à honorer la France, à relever parmi nous les idées, les mœurs et les caractères, et à ramener notre société aux principes les plus salutaires pour l'avenir ». Il y a un prix de Courcel, de 2.400 francs, destiné à récompenser une « œuvre de littérature qui sera de nature à attirer l'intérêt public sur les premiers siècles de l'histoire de France (époque mérovingienne ou carlovingienne), ou à populariser quelque épisode de cette histoire depuis l'origine rudimentaire des tribus franques jusqu'aux environs de l'an mil. » Certains de ces prix, le prix quinquennal Estrade-Delcroix de 8.000 francs (à décerner en 1911) et le prix Jean Reynaud de 10.000 francs (à décerner en 1909), constituent presque, pour les heureux lauréats, de petites fortunes.

VIENNENT DE PARAÎTRE :

Histoire.

En un livre documentaire qui a le tour gracieux d'un joli roman d'amour du temps jadis, M. le vicomte de Reiset nous conte la vie sentimentale de Marie-Louise d'Esparbès, comtesse de Polastron (Emile-Paul, 5 fr.). Le prologue — si l'on peut dire — de cette vie sentimentale, ce fut un mariage d'inclination. A seize ans, Louise, petite couventine à l'âme blanche et aux yeux tendres, épousa un officier de Dauphin Cavalier, le comte de Polastron, qu'elle aima pour sa belle mine avec tout l'embal-

lement de son imagination de pensionnaire. Mais le roman conjugal dura peu. Polastron n'avait point d'esprit. A la cour, où sa jeune femme occupait les fonctions enviées de dame de Marie-Antoinette, il importunait tout le monde avec un violon dont il raclait sans cesse et sans aucun à-propos. Aussi fut-on ravi lorsque le fâcheux se décida à regagner son régiment que, dès lors, il ne quitta plus guère. Ce fut à ce moment que le comte d'Artois remarqua Mme de Polastron, et la jolie délaissée — Bichette, comme on la nommait intimement à la Cour — n'eut pas le courage de tenir longtemps rigueur au prince le plus séduisant de la famille royale. Le roman se continua avec, de part et d'autre, la plus admirable constance, pendant les désolantes étapes de l'émigration. Et lorsque, en 1803, la pauvre Bichette mourut, si jeune encore, elle avait eu soin, avant de rendre l'âme, de faire promettre à son amant de se donner « tout à Dieu ». Dès ce jour, la piété du futur Charles X devint en effet plus vive, mais ce serait aller peut-être un peu loin que d'attribuer à cette influence posthume la rédaction des ordonnances et la responsabilité des événements de 1830. Il nous plaît mieux de laisser la douce Louise d'Esparbès dans son rôle d'amoureuse et de penser qu'une aussi gracieuse créature ne fit rien de politique et ne fut rien dans la politique.

M. Philippe Monnier, en un séduisant volume (Perrin, 5 fr.), évoque *Venise au XVIII^e siècle*. Jamais autant que dans cette ville et à cette époque on ne connut mieux cette « douceur de vivre » dont parlait Talleyrand. Jamais l'esprit ne se para de plus de grâce, de fantaisie et de libre gaieté. Venise au dix-huitième siècle, c'est la cité du carnaval et de la folie à demeure, et jusqu'à ce que Bonaparte vienne, d'un trait de plume, supprimer la sérénissime invaincue, on n'y vit — ainsi que nous le montre très joliment M. Philippe Monnier — que pour l'art, la poésie et le plaisir.

Divers.

Mentionnons : la traduction, pour la première fois en français, par M. Pierre Piobb, un érudit de l'occultisme, du fameux traité d'*Astrologie générale* de Robert Fludd (Daragon, 10 fr.) ; *Mendelssohn*, une excellente étude de M. Camille Bellaigue, qui prend place dans la collection des « Maîtres de la musique » (Alcan, 3 fr. 50) ; *la Vie à Paris, 1906* (Fasquelle, 3 fr. 50), où l'on trouve réunies les chroniques, si riches en souvenirs et en anecdotes, publiées par M. Jules Claretie au cours de l'année 1906 ; *l'Ecosse* (Hachette, 4 fr.), le pays de Macbeth, de Mary Stuart, de Walter Scott, vu par Mme Marie-Anne de Bovet, livre captivant autant pour le voyageur que pour le lecteur sédentaire ; *Pour être heureuse* (Perrin, 2 fr.), par M. P. Jouvin, un bon petit livre dont les habiles conseils mériteraient d'être écoutés et suivis ; *Mes années militaires* (1856-1867), souvenirs anecdotiques d'un ex-médecin aide-major, le docteur A. Symon de Villeneuve (Honoré Champion, 7 fr. 50).

LES THÉÂTRES

Les concours de chant, d'opéra-comique et d'opéra, dont nous n'avons pu parler la semaine dernière, font, avec ceux de tragédie et de comédie, partie de ce qu'on a coutume d'appeler « les grands concours » du Conservatoire. L'enseignement que l'on donne dans les classes d'arts instrumentaux est pourtant proportionnellement supérieur à celui que l'on départit dans la plupart des classes de déclamation lyrique et dramatique ; mais les élèves de ces dernières exercent une attraction plus vive sur la curiosité publique.

Le choix des morceaux de chant, d'opéra-comique et d'opéra est d'ailleurs, il faut le reconnaître, inspiré, depuis deux ans, par un goût musical plus juste ; et la meilleure part y est faite aux chefs-d'œuvre des maîtres anciens tels que : Rameau, Hændel, Gluck, Mozart, Beethoven, ou modernes comme Wagner.

Les personnalités que ces trois concours ont mises cette année en vedette sont : Mlle Lapeyrette, 1^{er} prix de chant, 1^{er} prix d'opéra ; Mlle Gall, 1^{er} prix de chant, 2^e prix d'opéra ; Mlle Bailac, 1^{er} prix d'opéra ; Mlle Faye, 1^{er} accessit de chant, 1^{er} prix d'opéra-comique ; et M. Duclos, 1^{er} prix de chant, 2^e prix d'opéra-comique, 1^{er} prix d'opéra ; M. Vigneau, 2^e prix de chant, 1^{er} prix d'opéra-comique ; M. Gilles, 2^e prix de chant, 1^{er} prix d'opéra.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LE NOUVEAU MOTEUR DE M. SANTOS-DUMONT.

M. Santos-Dumont avait commencé ses expériences d'aéroplane avec un moteur de 24 chevaux. Devant la nullité des résultats, il reprit ses essais avec le moteur de 50 chevaux qui lui permit, au mois de novembre dernier, de quitter le sol et de parcourir une distance de 220 mètres. N'ayant pu, depuis lors, dépasser ni même renouveler cette performance, M. Santos-Dumont se prépare à recommencer ses expériences avec un moteur de 120 chevaux dont la légèreté tient du prodige.



Un moteur de 120 chevaux pesant 120 kilos.

Ce moteur, à huit cylindres, ne pèse que 120 kilogrammes, et un homme robuste le porte facilement. Quand les capitaines Renard et Krebs firent leurs fameuses expériences avec le ballon dirigeable *la France* (1884), ils employèrent un moteur électrique de 9 chevaux qui pesait 500 kilogrammes dont 400 pour les piles et 100 pour la dynamo. Ces deux officiers déclarèrent alors que la solution du problème de la conquête de l'air dépendait essentiellement de la découverte d'un moteur léger.

Les résultats obtenus en ces dernières années ont montré la justesse de ces prévisions, et les prochains essais de M. Santos-Dumont semblent devoir être particulièrement intéressants.

UN NOUVEAU TRAITEMENT DE L'ASTHME DES FOINS.

Un médecin allemand était atteint de goitre et de fièvre des foins. Il fit opérer son goitre, on lui enleva une partie du corps thyroïde hypertrophié ; et du coup il fut guéri de ses accès d'asthme des foins. Un chirurgien, M. Heymann, partant de ce fait, supposa qu'il pouvait y avoir quelque corrélation entre la fonction thyroïdienne et la fièvre des foins, et se mit à examiner de près cette fonction chez les personnes atteintes de ladite fièvre. Chez quelques personnes, il constata une légère hypertrophie de la glande, et, en conséquence, il traita les malades par l'extrait thyroïdien d'animaux, supposant que les glandes hypertrophiées ne remplissaient pas bien leur office. Les résultats obtenus sont assez bons. Sur dix-neuf sujets traités par cette méthode, trois guérirent, et seize furent améliorés en ce sens que les accès de fièvre se firent moins fréquents.

Rappelons à nos lecteurs qu'à l'Institut bactériologique de Hambourg, le professeur Dunbar a, depuis trois ou quatre ans, découvert un sérum qui sert à traiter la fièvre des foins. On en dit beaucoup de bien ; mais, pour des raisons que nous n'avons pu découvrir, et que personne n'a pu nous faire connaître, le gouvernement interdit l'importation de ce remède en France. Si encore, nous avions un produit similaire chez nous, on pourrait croire à du protectionnisme. Mais nous n'en avons pas, et cela est fort ennuyeux pour les nombreux sujets atteints de la fièvre des foins, surtout à l'époque où nous sommes.

SUD



Pierre pointue — Pierre à l'échelle

NORD

Itinéraire de l'ascension du Mont-Blanc.

Nous donnons d'autre part, avec texte à l'appui, une suite de gravures présentant la longue série d'étapes d'une ascension au Mont-Blanc. Nous croyons intéressant, pour un certain nombre de nos lecteurs, de reproduire ici la gravure que nous avons publiée il y a deux ans et où nous avons indiqué la route d'ascension sur l'ensemble du massif.

LA DURÉE DES LAMPES ÉLECTRIQUES A AMPOULES DÉPOLIES.

On avait constaté, depuis longtemps, que le filament des lampes à incandescence a, dans les ampoules dépolies, une durée utile presque moitié moindre que dans les ampoules transparentes. La durée « utile » est le temps au bout duquel la valeur initiale de l'intensité lumineuse baisse de moitié. On attribuait le fait à l'altération du filament par suite de la température plus élevée que produit le rayonnement de la paroi intérieure du verre dépoli.

Mais on s'est aperçu ensuite que, si la durée utile varie dans de si fortes proportions, la durée totale du filament reste la même. Pour expliquer la chose, M. Lyde avait émis l'hypothèse que les radiations sortent de l'ampoule claire sans subir les ricochets qu'elles font à travers une lampe dépolie où elles sont, dès lors, absorbées dans de plus fortes proportions. Des expériences méticuleuses viennent de confirmer l'exactitude de cette théorie.

UNE PLUIE DE GLACE AU TONKIN.

Un phénomène météorologique très rare s'est produit au Tonkin il y a quelques semaines. Le 30 avril, vers 6 heures du soir, après quelques coups de tonnerre, une pluie de glace est tombée sur la ville de Lang-Son et ses environs, défonçant les toitures, hachant les branches d'arbres, et, en certains endroits, perçant les tuiles comme à l'emporte-pièce. A Ping-Skiang (Chine), ville située à 30 kilomètres de Lang-Son, des buffles et des bœufs ont été tués.

Les grêlons étaient, en général, gros comme des noix ou des œufs de poule ; mais beaucoup atteignaient la dimension d'une orange et, même, de la tête d'un enfant. Ceux que représente notre gravure étaient encore gros comme un œuf trente minutes après être tombés.

Bien que cette pluie n'ait duré que deux ou trois minutes, on a ramassé plus de 30 kilogrammes de glace à l'hôtel Comme, à Lang-Son. Parmi les plus vieux Tonkinois et Chinois de la région, nul ne se souvient d'avoir jamais vu pareil orage.

LE VIGNOBLE CHARENTAIS.

A l'occasion du Congrès international de viticulture qui vient de se tenir à Angers, des excursions avaient été organisées aux environs de Cognac sous la direction de MM. James Hennessy, président du comité de viticulture, et Guillon, directeur de la station viticole de Cognac. Un grand nombre de pays étrangers s'étaient fait représenter officiellement ; entre autres, l'Angleterre, l'Allemagne, le Chili, l'Espagne, les Etats-Unis, la Grèce, l'Italie, la Russie, etc.

Le but principal des organisateurs était de démontrer l'erreur de l'étranger, en général, et, en particulier, celle de Bædeker, qui déclare dans son édition de 1906 : « Les vignes de la région de Cognac ont été détruites par le phylloxera et ne sont pas encore reconstituées. »

En parcourant la Grande-Champagne et les terroirs environnants, les congressistes ont pu constater la luxuriance du vignoble charentais. Le résultat obtenu est dû sur-

tout à une initiative de la première heure : dès le début de l'invasion phylloxérique, en 1874, des négociants de Cognac fondèrent un comité d'études qui fut dirigé par M. Maxime Cornu, délégué de l'Académie des sciences. Mais il fallut plusieurs années pour déterminer les divers cépages américains convenant le mieux à la région très calcaire de la Grande-Champagne et aux



Le congrès viticole de Cognac : visite d'un vignoble. — Phot. Sereni.

terrains d'une autre nature, et cette reconstitution patiente, coûteuse, d'un vignoble étendu est un admirable exemple d'énergie. Aujourd'hui, les Deux-Charentes produisent plus qu'autrefois ; d'après les relevés de la régie, elles ont fourni, pendant l'exercice 1904-1905, 215.000 hectolitres d'eau-de-vie de vin.

Et M. Guillon ne craint pas d'ajouter que les soins nouveaux apportés à la vinification et à la distillation ont pour conséquence de donner des eaux-de-vie supérieures à celles qu'en obtenait avant l'invasion phylloxérique.

LES FOURMIS CHAMPIGNONNISTES A MADAGASCAR.

On sait, par les recherches de Th. Belt au Nicaragua en 1874 et celles de M. Moller au Brésil en 1893, que différentes fourmis exotiques, et même une fourmi européenne, font dans leurs nids des amas de feuilles déchiquetées, et que ces feuilles servent, non pas à alimenter les fourmis, mais à fabriquer des meules sur lesquelles se développe le mycélium d'un champignon, lequel mycélium sert à nourrir les larves.

Les termites, à Madagascar, ont, d'après MM. Jumelle et de La Bathie, une habitude analogue. Eux, aussi, cultivent les champignons.

Leurs meules sont des masses arrondies,

tout à fait isolées des parois du nid, formées de débris végétaux divers, finement morcelés et désagregés. Un peu de terre y est mêlée, qui joue le rôle de ciment. Ces débris sont réunis en minuscules boulettes, et les boulettes sont accolées les unes aux autres, formant une sorte de gâteau creusé de galeries nombreuses. C'est sur la surface externe de la meule que se développe le mycélium blanc autour duquel les larves sont très empressées.

Les insectes vont-ils chercher du mycélium pour ensemençer les meules — ce qui serait un acte de très haute intelligence, trop haute sans doute — ou bien le mycélium existe-t-il naturellement sur les feuilles servant à la confection des meules ? On ne sait. Mais il y a culture à coup sûr : les insectes font quelque travail que nous ne connaissons pas, car dans les termitières abandonnées, le mycélium cesse très rapidement de croître, et disparaît au bout de peu de temps.

LA GUERRE AUX MOUSTIQUES.

Il y a quelques mois, le gouvernement égyptien a organisé, à Port-Saïd, une campagne contre les moustiques, analogue à celle menée précédemment par les Anglais à Ismaïlia.

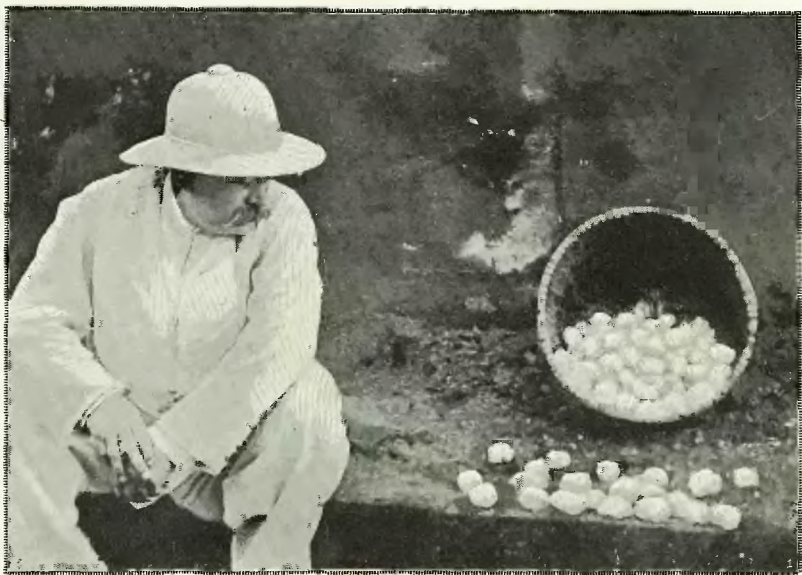
La principale des mesures employées a consisté dans la pétrolisation systématique des lieux d'éclosion des anophèles et dans la destruction de leurs larves. Une brigade d'agents spéciaux a été chargée de ces opérations.

En très peu de temps, on a obtenu d'excellents résultats : en même temps que disparaissaient les moustiques, le nombre des maladies régnantes diminuait dans des proportions très sensibles.

Notamment, dans le quartier européen, on n'observe plus ni malaria, ni peste.

C'est qu'en effet la lutte contre les moustiques a, en outre, l'avantage d'être également meurtrière pour les rats, auxquels de tous les côtés on déclare une guerre acharnée.

A Port-Saïd, on a constaté que les rats ont péri en grand nombre, du fait de ce



Grêlons gros comme des œufs de poule tombés à Lang-Son (Tonkin). — Phot. Comme.

A PROPOS DU RADIUM

A propos de notre récent article sur le commerce du radium, M. Armet de Lisle nous écrit qu'il a installé à Nogent-sur-Marne, il y a trois ans, une usine spécialement destinée à la fabrication des sels de radium, et dont la production jusqu'à ce jour dépasserait 2 grammes de bromure de radium pur. On y traite l'autunite fournie par une mine exploitée en Saône-et-Loire, le pechblende et les résidus de pechblende venant d'Allemagne, et les thorianite de Ceylan.

M. Armet de Lisle ajoute que le radium a donné à des médecins sérieux certains résultats encourageants, et que, d'autre part, il rend aux eaux minérales la vie qu'elles perdent quelques jours après avoir été mises en bouteilles. Nous n'avons, d'ailleurs, nullement contesté les mérites du radium ; nous nous sommes bornés à citer les engouements ou les abus qu'il peut susciter.

LA REVUE DU 14 JUILLET, A LONGCHAMP
LES GARIBALDIENS ET LE DIRIGEABLE « PATRIE »
(Voir nos gravures, pages 29, 32 et 33.)

Entre toutes les réjouissances, entre tous les spectacles offerts, chaque année, aux Parisiens pour fêter le 14 Juillet, la revue de Longchamp demeure toujours la grande attraction, et nous venons de revoir, aussi animé que jamais, aussi joyeux, l'exode matinal, à la fraîcheur, auquel tant de fois déjà nous assistâmes, de la grande ville vers le Bois.

Deux « clous », l'un tout à fait sensationnel, étaient réservés, cette année, à cet excellent public : la présence des garibaldiens et l'apparition soudaine, inattendue pour nombre de spectateurs, du dirigeable *Patrie*.

Les garibaldiens sont venus à Paris au nombre de trois cents environ, pour assister à l'inauguration, au square Lowendal, de la statue de leur ancien chef, dont nous avons parlé. Pendant plusieurs jours, on les a vus sillonner les rues et les boulevards, où les pilotaient les membres de la Ligue franco-italienne. On leur avait réservé, à la revue, une place d'honneur, une enceinte spéciale où, groupés autour du général Canzio, gendre de Garibaldi, figures aux traits accentués, la plupart, vêtus de leurs voyants uniformes, la chemise rouge, le képi rouge galonné de vert, avec leurs fanions et leurs drapeaux, ils donnaient une note extrêmement pittoresque. On les a fort regardés.

Mais, à la fin de la revue, tous les yeux avidement se levaient vers le ciel : là-bas, dans la direction de Meudon, petite tache jaunâtre dans la fine brume du lointain, le dirigeable *Patrie*, tout à coup élevé du parc de Chalais, se montrait, s'approchait, grandissait. D'une allure souple, élégante, de grand poisson, il venait droit sur le terrain de manœuvre. Le défilé était commencé, et déjà avaient passé les aéroliers du génie, avec leur ballon captif, pavoisé de tricolore. Mais on n'avait plus d'attention que pour l'étrange voyageur venu de l'horizon, glissant d'un vol alerte dans l'air tiède.

On lui avait, dans le programme officiel, assigné son heure : il était en avance, et c'est pour perdre un peu de temps, en vagabondant par l'espace, qu'il décrivit, à la hauteur de Billancourt, puis de Boulogne, les deux boucles qu'on voit dessinées sur le plan. Puis il acheva en ligne droite la course qui l'amena à passer en face des tribunes, de l'autre côté de l'immense esplanade. Après un second passage, en sens inverse, une nouvelle évolution l'amena perpendiculairement à la ligne du défilé. Il traversa — à une si faible hauteur qu'on distinguait les quatre hommes, officiers et sous-officiers, qui le montaient, et qu'on entendait le ronflement de ses hélices — le champ de courses dans le sens de sa largeur, et, passant au-dessus de la tribune officielle, s'en retourna après une dernière volte vers son hangar de Meudon.

PÉKING-PARIS EN AUTOMOBILE

La relation que nous avons donnée, la semaine dernière, de la première partie de l'aventureux voyage en automobile qu'accomplissent en ce moment les courageux concurrents de la course Péking-Paris, les laissait à la sortie de la Grande Muraille, au début de leur quatrième étape. Les photographies d'un second envoi qui nous parvient les amènent jusqu'à Ourga, en Mongolie.



Itinéraire des automobiles
à travers le désert de Gobi.

Le 15 juin, les cinq concurrents étaient pourtant parvenus à Kalgan, à 290 kilomètres de Pékin. Ils en repartaient le 16 pour franchir la Grande Muraille de Chine et escalader les pentes abruptes du haut plateau de Mongolie. Le 17, ils entraient dans le désert de Gobi, plaine verte d'abord, puis immensité rouge et aride, où la route n'est plus jalonnée que par les poteaux télégraphiques.

Là, le groupe se désagrégea. La grosse voiture italienne du prince Borghèse prit définitivement les devants, tandis que le petit mototri de Pons devait renoncer à la lutte pour ne pas retarder outre mesure la marche des autres voitures.

Nos photographies, prises par un des conducteurs, M. Cormier, diffèrent singulièrement de celles de notre dernier numéro. Au lieu de la foule des coolies entourant et aidant les voitures, c'est maintenant, autour des intrépides voyageurs, une complète, une impressionnante solitude.

A Ourga, ils retrouvèrent à la fois des terrains accidentés et difficiles, et la curiosité chinoise : le « dieu vivant », le *khoutoukhta*, chef du bouddhisme mongol, vint lui-même examiner longuement les mystérieuses machines.



M. Poubelle. — Phot. Pierre Fédit.

M. POUBELLE

M. Eugène Poubelle, qui vient de s'éteindre, à l'âge de soixante-seize ans, s'était retiré de la vie publique en 1898, après avoir occupé pendant deux années à peine le poste d'ambassadeur auprès du Vatican. Sauf ce court passage dans la diplomatie, il avait, depuis 1871, accompli toute sa carrière dans l'administration préfectorale. Placé successivement à la tête des départements de la Charente, de l'Isère, de la Corse, du Doubs, des Bouches-du-Rhône, il était appelé, en 1883, à la préfecture de la Seine, où, malgré les difficultés politiques, il se maintint près de treize ans, grâce à ses grandes qualités d'administrateur, à l'habileté de sa tactique et au talent oratoire dont il faisait preuve dans les délibérations de l'Hôtel de Ville. Son nom, d'ailleurs, comme celui de M. de Rambuteau, est resté populaire parmi les Parisiens, qui l'ont attaché à une réforme d'hygiène urbaine concernant les ordures ménagères.

M. Poubelle avait d'abord professé le droit à Caen, sa ville natale, puis à Grenoble et à Toulouse. Il atteignait la quarantaine lorsque, en 1870, il s'engagea pour la durée de la guerre et gagna la médaille militaire sous les murs de Paris. La Légion d'honneur le comptait parmi ses grands-officiers.

LE PROFESSEUR GRANCHER

Le professeur Grancher, l'éminent clinicien dont la santé était depuis assez longtemps précaire, vient de mourir à Paris, à l'âge de soixante-quatre ans, des suites d'une pneumonie grippale. Né à Felletin (Creuse), d'une famille très modeste, il avait, dès le début de sa carrière médicale, consacré particulièrement ses études à la tuberculose et entrepris les savantes et laborieuses recherches qui devaient lui valoir une notoriété universelle. Bactériologiste, il fut un des premiers collaborateurs de Pasteur pour les travaux du maître illustre sur la rage et la vaccination antirabique. Mais la lutte contre la tuberculose resta, toute sa vie, le principal objet de sa préoccupation, et c'est pour y contribuer efficacement qu'il y a quatre ans il fonda cette belle Œuvre de préservation de l'enfance, institution d'intérêt social, dotée par l'Etat, le département de la Seine et la ville de Paris. Membre de l'Académie de médecine depuis 1902, président du conseil d'administration de l'institut Pasteur, le docteur Grancher était commandeur de la Légion d'honneur.



Le professeur Grancher.

THÉOBALD CHARTRAN

Le peintre Théobald Chartran vient de mourir, âgé seulement de cinquante-huit ans.

Il était né à Besançon, en 1849. Il avait eu des débuts brillants : son premier envoi au Salon, à vingt-trois ans, *Mgr Darboy exposé en chapelle ardente*, avait fait sensation autant par les qualités d'art qu'il montrait que par le dramatique du sujet. On avait fondé sur le peintre qui se révélait ainsi des espérances que l'avenir a, d'ailleurs, réalisées.



M. Théobald Chartran.

Chartran s'est affirmé comme un artiste de grand mérite dans des genres très divers : amples décorations comme le *Centenaire de Victor Hugo* (à Versailles), *Vincent de Beauvais et Louis IX à Royaumont*, *Ambroise Paré au siège de Metz* (deux toiles pour la Sorbonne) ; peinture religieuse, compositions épisodiques. Enfin, depuis quelques années, fixé sans doute par le succès de bel aloi qu'avaient rencontré ses effigies de *Mouret-Sully*, de *Mme Sarah Bernhardt*, du pape *Léon XIII*, sa toile la plus connue de toutes, il semblait vouloir se consacrer surtout au portrait.

LA FÊTE DES SOKOLS A PRAGUE

(Voir nos gravures, pages 34 et 35.)

Les sokols, ainsi nommés parce qu'ils portent comme insigne une plume de faucon piquée à leur toque de soie noire, sont, on le sait, des gymnastes slaves, groupés en sociétés remarquablement organisées et qui ont pris un tel développement que la Bohême, la Moravie et la Silésie réunies en comptent aujourd'hui 711, comprenant 58.000 adhérents. La discipline, la cohésion font de cette institution nationale mieux qu'un puissant instrument d'éducation physique, une véritable force morale ; aussi, les grandes manifestations périodiques par où elle affirme sa vitalité prennent-elles une importance de plus en plus considérable.

La cinquième fête fédérale des sokols vient d'être célébrée à Prague avec un éclat sans précédent. Sur le plateau du Belvédère, le terrain affecté aux exercices, un rectangle de 105.000 mètres de superficie, s'encadrait de tribunes spacieuses pouvant contenir 100.000 personnes qui assistèrent à un spectacle singulièrement curieux et intéressant. On vit toute une armée de gymnastes, uniformément vêtus d'un maillot blanc jusqu'à la ceinture et noir aux jambes, manœuvrer en même temps, 8.000 torses, 32.000 membres se courber, se plier, se tendre, se redresser à la fois dans la même fraction de seconde, comme s'ils obéissaient au courant instantané d'un moteur électrique ; la symétrie géométrique des files parallèles formées par d'habiles évolutions, la précision mathématique de ces mouvements d'ensemble, tout concourait à un prodigieux effet d'harmonie et d'unité. Sur l'immense piste, on vit en outre de curieuses danses nationales, exécutées par des paysannes et des paysannes aux costumes pittoresques, appelés des lointains villages de Silésie et de Moravie.

Des sociétés françaises, belges, luxembourgeoises, italiennes, russes participaient au concours de gymnastique, et des délégations de divers pays étaient invitées aux solennités. Réceptions, défilés, banquets, représentations théâtrales, ces fêtes furent d'autant plus brillantes que la capitale de la Bohême tenait à traiter dignement ses hôtes étrangers. Il convient de constater l'accueil particulièrement chaleureux fait aux délégués du Conseil municipal de Paris et de la presse française par la municipalité de Prague, ayant à sa tête le docteur Charles Gros, par les dames de la ville, par la population tout entière. Plus touchés encore de tant de marques de cordiale sympathie qu'émervillés de tant de spectacles extraordinaires et féériques, nos compatriotes passèrent chez les Tchèques, nos généreux amis, une semaine d'enchantement dont ils conservent un souvenir ineffaçable.



Début de l'ascension : sur le « plan glacier » des Bossons. — Phot. Willmann.

L'ASCENSION DU MONT-BLANC



Le Mont-Blanc vu du Brévent.

En reproduisant, il y a deux ans (26 août 1905), la plus belle photographie existante du Mont-Blanc, nous avons donné des indications permettant de suivre sur notre gravure les grandes lignes de l'ascension. Depuis, nombre de lecteurs nous ont demandé si nous ne pourrions, par un ensemble de photographies habilement prises, leur offrir une représentation aussi réaliste que possible des diverses étapes qui mènent au suprême sommet des Alpes.

La tâche apparaissait difficile et séduisante. Du haut en bas de cette course curieuse, les conditions de lumière varient dans des proportions telles qu'à moins d'une pratique constante des glaciers le plus habile photographe s'y trouve désorienté. D'autre part, la gêne fréquente occasionnée par le froid et l'impossibilité presque absolue de pouvoir opérer, sur tout le parcours, avec un éclairage favorable, nécessitent plusieurs ascensions pour obtenir la série de clichés complète. Enfin, il importe de former chaque fois

deux caravanes pour permettre au photographe, isolé avec ses guides, de prendre l'autre caravane à l'improviste, afin de donner une sensation exacte de la marche à travers le glacier.

L'illustration a tenu à résoudre ces difficultés. Grâce au concours de MM. Willmann et Tairraz, elle a, aujourd'hui, la satisfaction de présenter à ses lecteurs une monographie illustrée de l'ascension du Mont-Blanc d'une précision et d'un réalisme qui n'avaient jamais été atteints jusqu'ici.

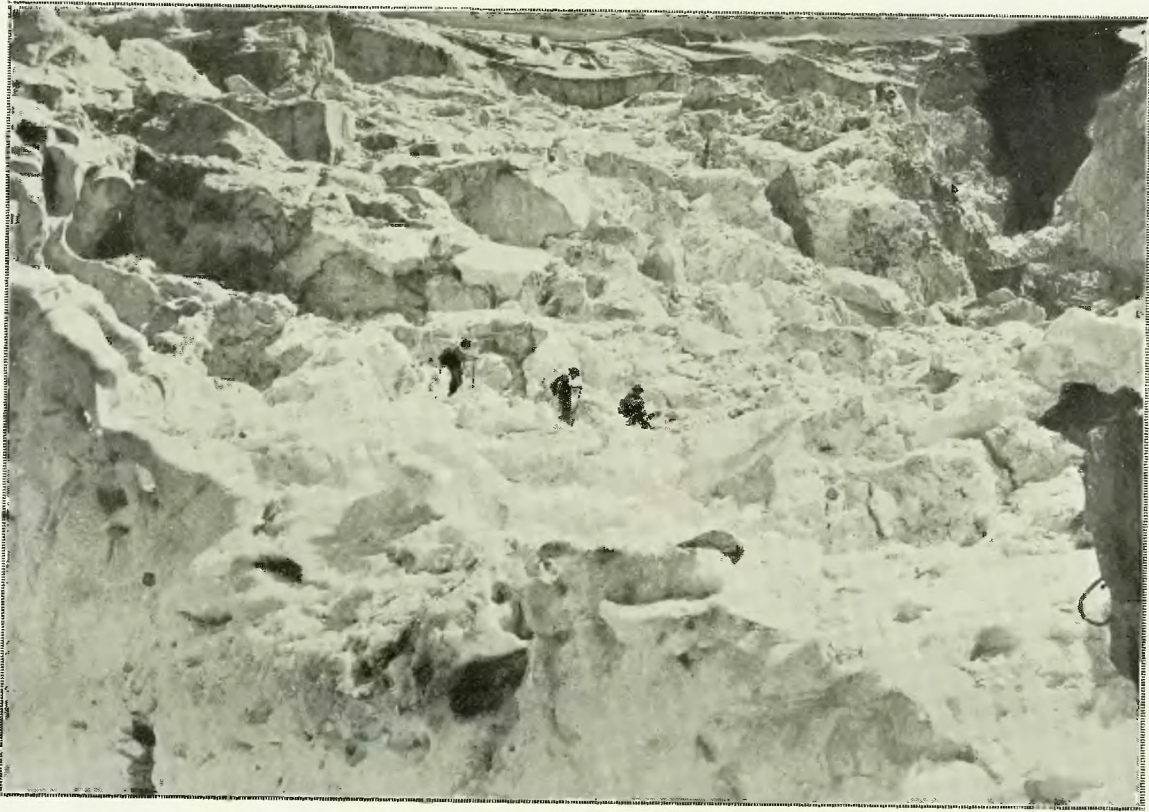
Une heure environ après avoir quitté l'auberge de Pierre-Pointue, bâtie à 2.057 mètres, et où l'on peut accéder à dos de mulet, on atteint, par un sentier rocailleux, le glacier des Bossons. On y entre de plain-pied, et, à certaines époques, sa facilité cause une profonde surprise ; lorsqu'il y a une vingtaine d'années je fis ma première ascension du Mont-Blanc, ce fut, jusqu'aux Grands-Mulets,



Un passage tourmenté à l'entrée du « plan glacier ». — Phot. Willmann.



La région des grands séracs. — Phot. Willmann.

A travers la «jonction» des deux glaciers.. — *Phcu Willmann.*

une simple promenade. Depuis, la configuration du glacier s'est fort modifiée ; dès les premiers pas, on rencontre un amas de blocs de glace rappelant un peu certains chaos de la forêt de Fontainebleau ou des côtes de Bretagne. En un quart d'heure, on franchit ce passage heureusement disposé pour préparer aux difficultés futures et l'on se trouve sur le « plan glacier » où l'on pourrait presque circuler à cheval. L'eau de fusion s'écoule en minces filets dont les cascates font chanter le cristal des crevasses ; des pierres rouges, noirâtres, des fragments de marbre et de serpentine piquent la surface de neige durcie ; çà et là des crevasses, comme taillées à l'emporte-pièce, larges de quelques centimètres et dont les parois verticales s'irisent de spectres un peu glauques, sillonnent le chemin. A certaines heures, des pierres se détachent, à chaque instant, de la moraine supérieure ou des pics voisins et dégringolent en crépitant vers la vallée, jusqu'au trou qui les engloutit. Tout alpiniste qui se respecte croit avoir échappé plusieurs fois à la mort en se baissant à la seconde précise, habilement appréciée, où un caillou allait le foudroyer. Il convient de faire attention à cette mitraille alpestre ; mais ses victimes sont fort rares.

Durant cette partie du trajet, où l'on a tout loisir de regarder en l'air, la vue reste assez limitée. En arrière, le regard plonge sur Chamonix, enfilant la vallée le long des Aiguilles-Rouges et de la Flégère ; sur la droite, le glacier descend en pente rapide jusqu'à la route qui court parallèlement aux montagnes de Savoie ; devant et à gauche, le massif en hémicycle vous enferme dans une immense cuvette dont on essaye, en vain, de supputer les proportions.

Bientôt commence la région des grands séracs, énormes blocs de glace hauts d'une quinzaine de mètres, que l'on côtoie, sans jamais se trouver obligé de les escalader comme le font supposer certaines scènes arrangées par les photographes pour impressionner les âmes sensibles. Au printemps, ces blocs affectent souvent des formes de pyramides fort régulières ; peu à peu ils dépouillent leur manteau de neige, se cassent, se déchiquettent, prenant des silhouettes désordonnées avec des porte à faux menaçants. Et l'allure sauvage de ces colosses contraste violemment avec l'aspect de la « jonction », qui ondule en reliefs azurés dont la lumière ouateuse avive la transparence des crevasses.

On arrive ainsi à la fameuse « jonction », point où le glacier de Tacconnaz heurte obliquement celui des Bossons. Les glaciers, on le sait, sont de véritables fleuves dont la masse congelée glisse lentement, mais constamment, sur un lit rocheux. La vitesse est facile à mesurer au moyen de piquets dont on observe le déplacement par rapport à un point fixe pris sur la berge ; pour le glacier des Bossons, elle atteint environ 15 mètres par an, soit 4 centimètres par jour. Comme le confluent de deux torrents, la rencontre de ces deux rivières de glace se disputant le passage amène des chocs formidables ;

le glacier crevé, disloqué, simule un monceau de ruines jusqu'au point où les deux torrents, réciproquement impuissants à s'absorber, se séparent pour continuer, de chaque côté de la Montagne de la Côte, leur cours vers la vallée.

Le passage exige de la prudence ; pour une personne de l'un ou l'autre sexe tant soit peu ingambe, il ne présente pas de difficultés sérieuses. On enjambe les petites crevasses, on contourne les grandes ou on les franchit sur des ponts de neige préalablement sondés. Les séracs ou blocs à escalader dépassent rarement la hauteur d'homme, on y a vite taillé deux ou trois marches ; ils sont, en général, assez abrupts pour offrir des points d'assiette solides et les intervalles béants qui les séparent ne sont guère vertigineux. Les arêtes de glace, comme celle que représente une de nos gravures, d'un réalisme achevé, sont les seuls passages un peu désagréables. Ces arêtes ont à peu près la largeur de la semelle et leurs parois presque verticales tombent dans un précipice ; mais celui-ci est encadré par d'autres blocs assez rapprochés pour restreindre la sensation de vide. D'ailleurs, ces arêtes sont courtes, et l'on peut s'y aider à la fois de la corde et de la main du

guide. On ne rencontre, dans l'ascension du Mont-Blanc, ni les longues arêtes suspendues comme une lame de couteau au milieu d'un énorme ravin, ni les corniches à flanc d'un mur de glace « littéralement à pic », où il est toujours dangereux de s'aventurer.

En somme, on risque de tomber dans une crevasse par suite d'un faux pas ou de la rupture d'un pont de neige. Il en résulte une seconde d'angoisse, mais aucune conséquence grave, pour peu que les compagnons de corde soient attentifs à vous retenir. Les accidents arrivés malgré la corde ou dus à la corde se sont produits et ne peuvent guère se produire que dans les cas suivants : on marche à la bonne franquette, sans observer ses distances, ce que tolèrent souvent les meilleurs guides dans les endroits faciles où l'on doit précisément, plus qu'ailleurs, se tenir en garde contre l'imprévu ; la dégringolade a lieu sur une pente de roc ou de glace dont les angles vifs scient la corde ; un touriste glisse en un point où l'on sait d'avance qu'il entraînera presque fatalement ses camarades. Et c'est une controverse classique entre alpinistes de savoir si, dans un passage de ce genre, on doit renoncer à la sécurité morale que, malgré tout, donne la corde.

Cette traversée mouvementée dure environ une heure. Le glacier reprend son calme, puis, tout à coup, le chemin se trouve barré par une énorme crevasse, large de 5 à 6 mètres, de profondeur inconnue. Sur ses bords, en dénivellation de 4 à 5 mètres, s'appuie une échelle grossière, de prime abord peu rassurante, mais qui, renouvelée ou raccommodée chaque année, n'a jamais cassé. L'inclinaison est suffisante pour qu'on puisse la gravir, le nez en l'air, en se figurant, par exemple, qu'on va cueillir une grappe de chasselas. A la descente, on s'épargnera le vertige en prenant l'échelle à reculons. C'est, en général, le dernier passage impressionnant.

À la fin de l'été seulement, on trouve béantes d'autres crevasses difficiles, sinon impossibles à contourner, et qui se sont remplies de neige pendant l'hiver. Une année, M. Joseph Vallot, directeur de l'Observatoire du Mont-Blanc, dut passer sur sept échelles.

La grande crevasse franchie, on gravit, en pleine neige, une côte assez raide aboutissant au rocher des Grands-Mulets, puis on atteint l'auberge environ trois heures après être entré sur le glacier. Le sommet du Mont-Blanc et le Dôme du Goûter apparaissent, en face, à 5 ou 6 kilomètres à vol d'oiseau ; mais, dans la transparence de l'air et la mollesse de relief que donne une surface de toutes parts radieusement blanche, ils semblent à quelques portées de fusil.

Cette auberge (3.020 m.) n'est point, comme on le croit souvent, la plus élevée des Alpes. A peu de distance, la cabane-hôtel du col du Géant se dresse à 3.370 mètres ; celle du Théodule, près de Zermatt, est à environ 3.300 mètres ; l'hôtel du

Passage d'une arête de glace. — *Phot. Tairraz.*



La grande crevasse près des Grands-Mulets. — *Phot. Willmann.*

La côte des Grands-Mulets. — *Phot. Tairaz.*

Gornergrat, où l'on arrive en chemin de fer, est lui-même à 3.136 mètres. On ne saurait, en pareils lieux, exiger beaucoup de confort, mais l'auberge des Grands-Mulets jouit, parmi les alpinistes, d'une réputation médiocre fort méritée. Il y a quatorze lits, et certaines chambres, bien abritées, ne sont point trop froides. Les tarifs n'ont rien d'excessif : lit, 8 francs (5 fr. de supplément quand on apporte

ses provisions); dîner, 6 francs; vin ordinaire, 4 francs; provisions de route comprenant deux œufs, un morceau de fromage et une légère tranche de viande, 4 francs.

Aux termes du dernier règlement municipal, les mets ou provisions doivent être de bonne qualité et d'un volume raisonnable « autant qu'il sera possible de le faire à cette altitude ». Cette réserve paraît exces-

sive, car les provisions de bouche et le bois sont apportés chaque jour par des hommes de Chamonix payés à raison de 15 centimes le kilo, logés et nourris, ce qui ne grève pas outre mesure la tranche de bifteck. De Pierre-Pointue aux Grands-Mulets, chaque homme porte environ 35 kilos; au delà, la charge moyenne est de 20 kilos, et l'on paye 2 francs le kilo de Chamonix à l'observatoire Janssen.

Les clients de cette cabane sont moins rares qu'on serait tenté de le supposer; en 1906, quatre-vingt-six personnes, conduites par des guides de Chamonix, sont parvenues au sommet; en 1905, soixante-quatre. (Le registre officiel ne mentionne pas les ascensions faites avec des guides étrangers à la commune.) D'autre part, il semble permis d'évaluer à trois cents ou quatre cents le nombre des personnes qui vont, chaque année, jusqu'aux Grands-Mulets. Dans ces conditions, la commune de Chamonix, qui afferme 3.200 francs le chalet de Pierre-Pointue et celui des Grands-Mulets, pourrait exiger une meilleure tenue de l'auberge.

Le déclin du jour et le froid subit de la nuit, l'absorption graduelle de la vallée dans la brume que percent parfois quelques lumières de Chamonix, puis les chants naïfs des guides, tout concourt à rendre les soirées sur ce rocher perdu d'une infinie tristesse. Aussi, après avoir donné les dernières instructions pour le départ, et parcouru, d'un œil distrait, les réflexions souvent ineptes inscrites au livre des voyageurs, on se hâte de gagner le lit étroit où, bien couvert et une boule aux pieds, on a quelque chance, si l'on n'est point trop ému, de dormir trois ou quatre heures.

* *

Cette première partie de l'ascension, seule, présente certaines difficultés relatives; elle n'exige aucune espèce d'acrobatie et tout homme quelque peu dégourdi doit l'affronter sans plus d'hésitation que la cuisinière de la cabane. Il m'est arrivé, me

Rocher et auberge des Grands-Mulets. — *Phot. Tairaz.*



La montée du Petit-Plateau au lever du jour. Vers la droite, une caravane de six personnes. — Phot. Willmann.

promenant sur le chemin de Pierre-Pointue, avec ma canne et mes bottines de ville, de m'attacher à un porteur de bois rencontré près du glacier et d'aller tranquillement prendre une tasse de thé aux Grands-Mulets. En 1890, M. Janssen, membre de l'Institut, se fit porter en chaise jusqu'au sommet ; déjà, le 6 septembre 1880, un Anglais aveugle, M. J. J. Campbell, du Collège Normal Royal et de l'Académie de musique pour aveugles, y était parvenu en compagnie de son fils.

Les catastrophes se produisent au cours de la seconde étape, beaucoup plus fatigante, mais incomparablement plus facile cependant que la première. Ce fait brutal, en apparence paradoxal, demande une explication.

Pendant longtemps, on a suivi des routes dangereuses. Le chemin adopté depuis quelques années offre une sécurité pour ainsi dire absolue.

A partir des Grands-Mulets, on marche sur un tapis de neige, strié de quelques larges crevasses aisées à franchir ou à contourner. Sauf l'arrêt des Bosses, moins vertigineuse qu'on le raconte, et à laquelle on peut préférer le passage, plus long, du Corridor, on ne rencontre aucune pente, je ne dirai pas difficile, mais simplement désagréable. Les couloirs d'avalanches sont aujourd'hui bien connus, et il est facile de les éviter. D'ailleurs, au début de la saison, les guides vont reconnaître la montagne et modifient, au besoin, certains détails de l'itinéraire. Enfin, à l'époque où commencent les ascensions, les avalanches de neige ou de glace qui doivent balayer la route sont tombées, et l'on ne risque de provoquer des avalanches sur les côtes que si l'on s'aventure sur une neige toute fraîche.

Presque tous les accidents furent le résultat d'imprudences parfois colossales. C'est ainsi qu'une Anglaise se tua dans une crevasse par la faute du guide qui s'était engagé en même temps qu'elle sur un pont de neige. Un autre guide a renouvelé cet exploit, il y a quelques années, dans le glacier de l'Alphubel, près de Zermatt. Et je pourrais citer d'autres défaillances. L'insuffisance de certains guides égale, en effet, celle de beaucoup de touristes. Il faut en finir avec la légende du bon guide affrontant chaque jour la mort et prêt à sacrifier sa vie pour gagner le pain de ses enfants. Les premiers montagnards qui s'engagèrent dans les hautes régions des neiges montrèrent une admirable audace ; cependant, en lisant les récits, si attachants dans leur précision exempte de toute jactance, de Saussure, de Tyndall, de Whymper, nous voyons souvent, parmi les pionniers de l'alpinisme, des gens àpres

au gain, d'une jalousie féroce, et, même, de courage intermittent. Cette psychologie transparait parfois chez leurs descendants. L'élévation des tarifs, que justifie l'existence de ces braves gens durant huit mois de l'année, a fait pousser les guides comme des champignons. On en compte deux cent quatre-vingts à Chamonix, soit presque plus que d'hommes valides ; et les performances requises pour l'obtention d'un brevet qui se décerne à la suite d'un examen oral présidé par le sous-préfet de Bonneville, offrent des garanties médiocres. Toutefois il y a, dans le nombre, quelques hommes de premier ordre méritant une entière confiance.

Mais l'ascension du Mont-Blanc présente cette particularité, unique dans les Alpes, d'être extrêmement facile, tout en comportant un aléa terrible : le risque d'être surpris par la tempête. Au départ de Chamonix ou des Grands-Mulets, on ne saurait prévoir l'état de l'atmosphère dans les régions supérieures. Du reste, les beaux jours sont très rares ; fréquemment, sous un ciel presque pur, on sent un orage qui peut éclater dans quarante-huit heures comme dans trois semaines, et trop de touristes n'ont point la sagesse d'attendre. Enfin la beauté exceptionnelle du temps, la hausse bien assise du baromètre ne donnent qu'une sécurité relative.

Comme l'a fort bien expliqué M. Schrader, l'isolement et la hauteur du Mont-Blanc ont pour effet d'accumuler les éléments de l'orage avec une rapidité invraisemblable ; en outre, ils empêchent la manifestation des signes avant-coureurs qui, partout ailleurs, au Mont-Rose par exemple, apparaissent au loin dans l'atmosphère des chaînes secondaires. La bourrasque arrive en trombe, s'annonçant parfois à peine vingt minutes à l'avance. On se trouve subitement noyé dans un mélange de brume, de tourbillons de neige, de poussière de glace faisant une nuit si complète que les meilleurs guides n'arrivent pas à gagner un refuge aperçu quelques instants plus tôt à une cinquantaine de pas. Les gens les plus robustes peuvent alors succomber, gelés ou congestionnés, avant la fin de la tourmente.

**

On quitte les Grands-Mulets vers 2 heures du matin. Quand, sous un ciel étoilé, la lune, rasant le Mont-Maudit, illumine le massif de blancheur qui surgit de la mer de nuages suspendue sur la vallée, l'impression est fantastique. Cette bonne fortune est rare ; presque toujours il faut s'éclairer d'une lanterne qu'on abandonnera plus tard sur la neige.

Dès lors, durant plus d'une heure, la promenade manque de charme ; heureusement, la marche réclame peu l'attention. On avance en plein *névé*, c'est-à-dire dans des champs de neige où l'on taille vite des marches confortables pour gravir les côtes souvent raides reliant les plateaux qui s'étagent jusqu'au sommet.

Vers 3 heures, l'aube commence à poindre en arrière et quand, après avoir dépassé le rocher de l'Heureux-Retour, on arrive au Petit-Plateau, l'arrêt du sommet, invisible depuis les Grands-Mulets, se profile tout à coup en blancheur étincelante sur le gris plombé des neiges où l'on marche. Puis, la zone de reflets qui coiffe les cimes descend peu à peu, et le disque du soleil émerge enfin du Mont-Maudit, illuminant subitement le *Grand-Plateau* (3.932 m.) Dans ce désert immense, d'une intensité de lumière aveuglante, dont le silence n'est même plus troublé par les chutes de pierres ou par le craquement des glaces, l'unique impression de mouvement est donnée par les lambeaux de nuage montant de la vallée pour venir se fondre dans une atmosphère plus sèche.

On ne jouit guère, il est vrai, de cet admirable spectacle, car la tension musculaire endort déjà l'activité cérébrale. Le froid, qui ne dépasse point — 10° par très beau temps, et dont le corps souffre peu si l'on est bien vêtu, saisit les pieds au moindre ralentissement dans la marche ; en même temps, les touristes mal entraînés ressentent les premiers symptômes du mal de montagne. Mais le sommet se dresse tout proche ; le Dôme du Goûter (4.331 m.), qui semblait jusque-là dominer le massif, s'abaisse avec une rapidité surprenante, et son énorme calotte s'étale en contre-bas d'une trentaine de mètres quand on la regarde de l'observatoire Vallot (4.362 m.), si audacieusement campé sur le rocher des Bosses, où l'on arrive cinq à six heures après avoir quitté les Grands-Mulets, soit vers 8 heures du matin.

L'idée de construire un observatoire en pareil lieu semble, aujourd'hui, presque simple ; elle fut d'une belle audace, et M. Joseph Vallot montra dans l'accomplissement de son œuvre, éminemment scientifique, une persévérance admirable. Son premier observatoire, édifié en 1890, avait été mal placé ; il s'enlisait peu à peu dans la neige et l'on y souffrait beaucoup. En 1898, M. Vallot le fit démolir et installa, à 50 mètres de distance, l'observatoire actuel qui paraît devoir résister encore de nombreuses années.

Pour établir la plate-forme, vingt ouvriers furent occupés durant un mois à miner le rocher, et à



Le Grand-Plateau. A gauche, un des piquets plantés par M. Vallot pour jalonner la route. — Phot. Willmann.

construire un mur de soutènement de 15 mètres de long sur 5 mètres de haut et 2 mètres d'épaisseur. Le bâtiment, qui mesure 10 mètres de long sur 6 mètres de large, fut élevé en quinze jours. Fixé au roc par des crampons de fer, il est en bois, à double paroi, revêtu de feuilles de cuivre qui assurent une étanchéité parfaite. Sauf la pierre, prise sur place, tout

cension, en général plus ou moins pénible, représente, certains jours, un critérium d'endurance exceptionnelle. Aussi, peu de femmes parviennent au sommet, et M^me Vallot est sans doute la seule ayant à son actif trois ascensions, dont une en compagnie de sa fille M^me Namur. Toujours grimant dans la neige, on vient buter sur la longue arête qui court du som-

met du Mont-Blanc au Dôme et à l'Aiguille du Goûter, et où vient s'épauler la ligne droite d'ascension suivie depuis Pierre-Pointue. Cette fameuse arête des Bosses du Dromadaire, appréciée de façons fort diverses dans le monde des alpinistes, est le seul passage « sérieux » de la seconde journée.

La perspective photographique n'en saurait donner l'idée avec une exactitude absolue. Vues de loin, ces deux protubérances semblent assez douces à gravir. Du refuge Vallot, au contraire, la grande arête se dessine avec une raideur assez conforme à la réalité. L'inclinaison de la ligne de faite, mesurée par M. Joseph Vallot, atteint 45 degrés ; la pente des flancs est un

coup d'un jour à l'autre. Quand la neige est épaisse un peu tassée et amollie par le soleil — la piste des précédentes caravanes reste alors bien marquée — le pied trouve une assiette solide. Au contraire, si la neige est fraîche et pulvérulente, ou si un vent persistant a rasé la surface, on doit tailler des marches en pleine glace et avancer avec une extrême prudence. En outre, le vent, toujours vif, augmente le froid en même temps qu'il coupe la respiration rendue à chaque pas plus pénible par l'altitude. Par forte rafale, il devient même impossible de se tenir sur l'arête ; on en est quitte pour redescendre prendre le chemin du Corridor qui s'infléchit sur la gauche du Grand-Plateau. Un peu plus long, il offre toute sécurité à ceux qu'effrayerait, même un jour calme, la route normale.

Du pied de la grande arête au sommet, la différence d'altitude est de 300 mètres, et la distance horizontale d'environ 1.200 mètres ; avec les sinuosités de la pente dont les dépressions sont peu sensibles, cette dernière peut atteindre 1.800 mètres. On compte en moyenne une heure de marche.

Le sommet est double ; il se présente sous forme d'un plateau allongé d'une centaine de mètres, variant de 4 à 20 mètres de largeur et ceinturé de pentes rapides. Le sommet de droite (4.810 m. approximativement) dépasse d'un mètre à 2 mètres, suivant la saison et l'épaisseur de neige, celui de gauche. Un peu en contre-bas se trouve l'observatoire Janssen. Etablie sur la cime même en 1893, dans un puits creusé dans la glace, cette cabane suit fatalement le mouvement du glacier, et elle a glissé d'une vingtaine de mètres en s'enfonçant de plus de 7 mètres. Le froid y rend les observations astronomiques très difficiles, et les rares savants



Le rocher des Bosses : en haut, refuge ; en bas, à gauche, observatoire Vallot.

Phot. Willmann.

a été monté à dos d'homme, au prix de 1 fr. 60 le kilo, chaque homme portant de 20 à 25 kilos. Cette villa, tout à fait confortable, comprend : cuisine, salle à manger, chambre-laboratoire du directeur (M. Vallot), chambre-laboratoire pour les savants étrangers, atelier de réparations, water-closet, grand grenier et petite cave où la viande fraîche se conserve d'une année à l'autre, la « chaleur » n'y dépassant jamais — 10°.

Par mauvais temps, au mois d'août, la température extérieure varie entre — 12° et — 15°, et, dans les chambres, il faut entretenir du feu pour qu'elle ne descende pas au-dessous de zéro. Quand il fait beau, le thermomètre intérieur marque 12° à 15° ; dans le grenier, sous le toit, M. Vallot a constaté jusqu'à 43°, soit une différence de 53° avec la température de la cave.

Cet observatoire est sec et sain ; on n'y souffre que de l'altitude. Un été, M. Vallot y passa, en plusieurs fois, quarante-cinq jours ; une autre année, il y resta dix-sept jours consécutifs. Les observations s'y font dans d'excellentes conditions ; elles sont publiées dans les *Annales de l'Observatoire du Mont-Blanc* qui comprennent déjà six volumes in-4° et constituent un ensemble de documents scientifiques unique au monde.

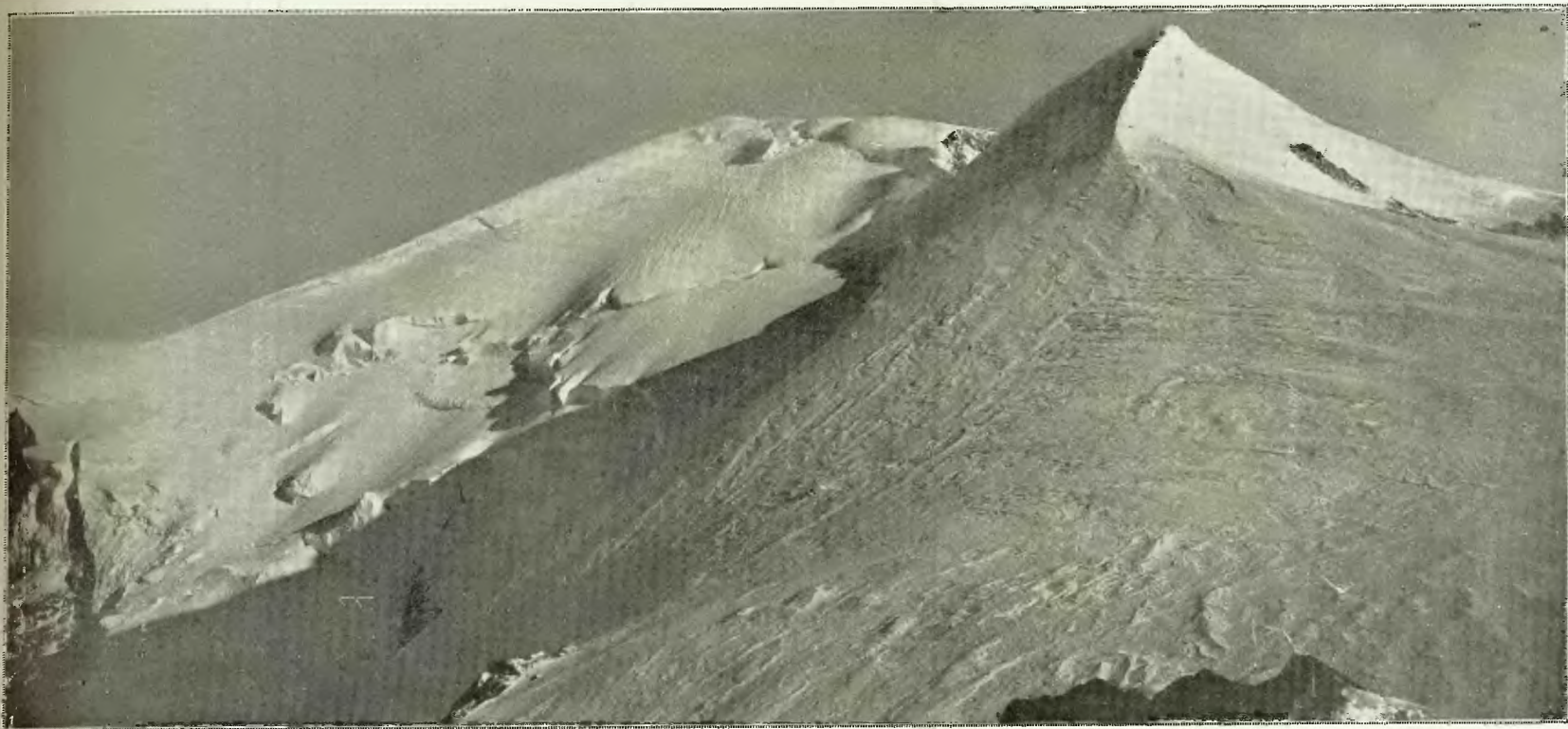
Près de l'observatoire M. Vallot a élevé, toujours de ses deniers personnels un refuge pour les touristes.

Le rocher des Bosses n'est qu'à deux heures environ du sommet ; mais cette dernière partie de l'as-

peu plus forte. Aussi, tout en zigzaguant parfois sur la face nord où l'on avance à l'abri du vent qui arrive plutôt du versant italien, on préfère aborder l'arête elle-même. Elle n'a guère que la largeur de la semelle posée en travers, et, de chaque côté, le précipice dévale à plusieurs centaines de mètres ; mais ce n'est point le fameux « à pic » dont on abuse tant en langage alpiniste. Personnellement sujet au vertige, je n'en ai jamais ressenti la plus légère atteinte en cet endroit, et aucun accident ne s'y est produit. C'est le cas, du reste, des passages difficiles sans être dangereux ; on se tient sur ses gardes. Enfin, on exagère le danger d'un faux pas : j'ai vu dégringoler de l'arête des Bosses une aimable Italienne ; il y eut une seconde d'angoisse, mais les guides la retinrent sans grand effort. La difficulté, du reste, varie beau-



Observatoire Vallot : coin d'intérieur. — Cliché J. Vallot.



Vue prise de l'observatoire Vallot vers le sommet. A droite, la Grande-Bosse, qu'on gravit par l'arête du milieu. — *Phot. Willmann.*

qui s'y arrêtaient ces dernières années se sont principalement occupés d'étudier l'influence des grandes altitudes sur les cobayes et les lapins. Certains jours, la violence du vent et le froid obligent à redescendre au bout de quelques minutes ; parfois, au contraire, enveloppé d'une atmosphère calme et attiédie, on déjeune à son aise, et il n'est point rare de voir quelques corneilles planer encore plus haut.

Le panorama qui s'offre aux regards est un peu chaotique. Comme l'écrivait ici même mon confrère Jean Cervin, cette vue ne ressemble en rien à celle dont on jouit d'autres cimes célèbres. A la Jungfrau ou au Cervin, par exemple, on se trouve isolé au milieu d'un ravin de glace étroit bordé ou semé de masses blanches énormes se découpant brutalement, à quelques centaines de mètres en apparence, sur des fonds qui s'étagent jusqu'à l'horizon. La situation du Mont-Blanc est toute particulière. Entre la vallée de Chamonix et le val d'Aoste, il émerge d'une contrée verdoyante, et il n'y a de neiges rapprochées que celles qui couvrent ses propres flancs. Les hautes montagnes, fort éloignées, apparaissent derrière des premiers plans secondaires ; leurs bastions de neige se détachent des teintes violettes et grises ; mais, dans la succession indéfinie

de ces profils collés les uns aux autres, la majesté particulière de leurs cimes s'évanouit. Et cet horizon

La descente, toujours plus fatigante que la montée, devient beaucoup plus dangereuse quand on doit aborder des pentes de glace très raides, des arêtes s'infléchissant vers le fameux précipice « à pic ». Ce n'est point le cas au Mont-Blanc ; la descente, point trop difficile sur l'arête des Bosses, est aisée partout ailleurs ; si la neige est bonne, on glisse rapidement le long des grandes côtes. Mais, lorsque le soleil fut chaud, on enfonce jusqu'à mi-jambe, parfois davantage, dans la neige dégelée. A une fatigue extrême s'ajoute, à chaque pas, l'impression, difficile à vaincre, que l'on va s'enfoncer tout à fait. J'ai gardé d'une descente, dans ces conditions, un vilain souvenir. Avec plus d'expérience que je n'en avais alors, on doit arriver à prendre la chose sinon gaiement, du moins avec sang-froid. On n'a d'yeux désormais que pour la cabane des Grands-Mulets, qui, vue d'en haut, bien assise sur le rocher dont la crête aiguë semble collée à l'Aiguille du Midi, prend un air de confort inattendu. Après s'y être reposé un quart d'heure on rejoint le glacier. Les plus robustes ont le pied moins sûr que la veille ; on redouble d'attention pour traverser la « jonction », et c'est avec un réel soupir de soulagement qu'on met le pied sur la terre ferme.



Sur le sommet. — *Phot. Willmann.*
(On arrive par l'arête de droite ; l'observatoire Janssen est en contre-bas à gauche.)

donne une sensation de puissance grandiose, unique en son genre et l'une des plus étrangement impressionnantes que nous offre la nature.



L'observatoire Janssen. — *Phot. Willmann.*



Vue prise du sommet vers le nord-est. — Phot. Willmann.

Les trois heures de descente à travers les sapins sont monotones. A l'entrée de Chamonix, on s'arrête un instant pour réparer le désordre de sa toilette, puis l'on chemine presque inaperçu devant les nombreux touristes qui, le matin, se disputaient, pour vous contempler, une place devant une lunette. On croise quelques jolies femmes habillées pour aller tout à l'heure aux petits chevaux et qui murmurent invariablement : « Sont-ils laids ! » ou : « Ils ont l'air vanné ! » On arrive à la porte de l'hôtel dont la patronne vous offre le bouquet traditionnel, pendant qu'éclatent, si on les a commandées d'avance, les « boîtes » du 14 Juillet ; on règle ses guides (aujourd'hui on peut prendre un bain) ; et, après avoir paresseusement dîné, on s'endort en se croyant presque un grand homme. Quelques jours plus tard, on figure parmi la liste hebdomadaire des « vainqueurs du Mont-Blanc » publiée par la *Revue du Mont-Blanc*, qui vante inévitablement « l'endurance exceptionnelle dont on a fait preuve ». Rentré à Paris, on reconnaît que cette fameuse ascension, toujours dangereuse comme nous l'avons dit plus haut, n'est pas bien difficile. Et, si la plupart vont au Mont-Blanc uniquement pour la gloire de « l'avoir fait », quelques touristes, moins sensibles à l'originalité des records qu'aux joies de la lumière et aux caprices de la montagne, emportent surtout d'une première ascension le désir ardent de la recommencer.

Depuis quelques années, on fait assez fréquemment l'ascension en partant de Saint-Gervais. Par

un chemin facile ne comprenant que cinq minutes de glacier, on va coucher au chalet de Tête-Rousse (3.167 m.). De là, par l'Aiguille du Goûter et le Dôme du Goûter, on rejoint, au rocher des Bosses, la route classique.

**

Pour terminer, voici le récit de l'ascension de « l'aveugle » tel qu'il m'a été fait par son guide, Benoît Devouassoux, de Chamonix :

« Après avoir inutilement attendu le beau temps pendant quatre jours, à la cabane du Cervin, M. Campbell arriva à Chamonix avec sa femme et son fils. Les accords avec le guide furent vite conclus, et c'est seulement au moment de partir pour les Grands-Mulets, vers midi, que M. Campbell se déclara aveugle. Il y eut maintes hésitations. M. et Mme Campbell passèrent le restant de la journée à Chamonix, tandis que son fils, un de ses élèves voyant à peine luire le soleil, et le guide, furent envoyés en exercice préparatoire faire la traversée du glacier des Bossons. Tout ne fut pas rose dans cette excursion. M. Campbell me rassura de son mieux et nous fixions le départ pour le lendemain 7 heures. Arrivions à 10 heures à Pierre-Pointue. MM. Campbell, père et fils, avec trois guides : Devouassoux (Benoît), Charlet (Julien), Cachat (Henri), et le porteur Michel Savioz.

» M. Campbell ne voulut s'attacher qu'à l'entrée du glacier. On le conduisait à l'aide de son bâton et de sa canne posés à la place à poser les pieds. Sur la partie plate du glacier, un faux mouvement le fit choir jusqu'à la ceinture dans une crevasse. La jonction ne fut point trop mauvaise, mais la côte des Grands-Mulets fut pénible. Sur un exposé, il me répondit qu'il marcherait mieux le lendemain. Fatigue, mais bonne volonté persistante.

» Après un repos bien mérité aux Grands-Mulets, nous en repartîmes à la première heure sans espoir, je l'avoue, d'atteindre le sommet. La marche se fit assez bien jusqu'au Grand-Plateau. Là, une crevasse énorme nous attendait et nous obligea à tailler quantité de marches et de poches pour nous cramponner au flanc de glace perpendiculaire du Dôme. Un seul faux mouvement nous eût tous engloutis dans le gouffre béant.

» Le rocher des Bosses fut la halte pour le déjeuner. Le vent soufflait en rafales. M. Campbell, coiffé d'un chapeau de paille sur son passe-montagne, me fit observer, au pied de la Grande-Bosse, que son chapeau le gênait. Il fut encaissé dans la neige ; chose surprenante, il reconnut la place au retour ; nous en étions à 4 mètres.

» De spacieuses marches furent taillées aux deux Bosses, à l'arête et à la côte de la Tournette ; ce fut dur et pénible pour tous, la neige était glacée. La calotte franchie, nous étions au sommet à 3 heures de l'après-midi, sains et saufs, mais fort inquiets pour la descente.

» M. Campbell parla une demi-heure, exprimant sa satisfaction, me disant qu'il savait que la descente serait plus difficile que la montée, me priant de disposer à cet effet les changements à faire à la cordée. Ce fut : le porteur, son fils, un guide, moi, M. Campbell et un guide. Le précédant, il posait une main sur mon épaule et la pointe des pieds râpant mes talons pour retrouver chaque marche. Ainsi se fit la descente.

» Aux Grands-Mulets, une foule attendait notre arrivée ; il enleva ses grosses lunettes bleues pour laisser voir la cavité de l'œil vide : ce fut la première fois. Nous repartîmes à la nuit tombante pour gagner la Pierre-Pointue où nous passâmes la nuit. Une tempête de grêle nous escorta pendant ce dernier trajet. Rentrés à Chamonix le lendemain, une foule d'environ trois mille personnes acclamait le héros qui avait foulé à ses pieds le géant des Alpes.

» *Certifié* : DEVOUSSOUX (Benoît),
guide à Chamonix. »

Quelques années plus tard, M. Campbell fonda un club de cyclistes aveugles. Au cours d'une promenade à New-York en compagnie de huit membres du club, il se tua au pont de Brooklyn, pour avoir mal pris un tournant.

Un esprit superficiel ou enclin aux généralisations abusives ne manquerait pas de conclure : il est moins dangereux pour un aveugle de faire l'ascension du Mont-Blanc que de se promener à bicyclette.

FERNAND HONORÉ.



Les Grands-Mulets vus en descendant (la pointe extrême est l'Aiguille du Midi). — Phot. Willmann.